

CINÉ MAGAZINE

19 AVRIL 1934

1fr 50

TOUS LES JEUDIS



Greta Garbo
dans
La Reine Christine
Prod. M.G.M.

LES POTINS DE LA SEMAINE

...ET CHEQUES ET MAT

Le mot « scandale » est un mot à l'ordre du jour... En ce renouveau printanier, à l'instar des feuilles aux arbres, les talons de chèques poussent un peu partout... Quant aux bijoux lavés, ils sont légion (étrangère, dirait Feyder, dont on va bientôt voir le dernier film) on signale leur présence, qui à Barcelone, qui à Genève, qui à New-York... et jusqu'au fond de la Seine, sous le Pont du Carrousel pour être précis...

Or, voilà, justement, qu'à deux pas de là, près du Palais-Royal, à l'ineffable Commission de Contrôle (toujours pour être précis) après le départ d'un chef de service, on a retrouvé dans des dossiers, non pas des talons de chèques, mais bien des chèques entiers... et en grand nombre. D'aucuns étaient adressés à la Commission de Contrôle elle-même, d'autres à la Chambre Syndicale ; d'autres, enfin, nominativement à des membres de la Commission.

Officiellement ces chèques auraient été destinés à acquitter la taxe réclamée pour la vision des films.

Le moins qu'on puisse dire est que la comptabilité de l'illustre maison laisse plutôt à désirer...

Il est vrai que d'aucuns ne se font pas faute de dire que ces chèques étaient destinés, en réalité, à payer certaines complaisances dont se seraient rendu coupables des messieurs de la Censure...

Tout cela ne nous dit pas toujours pas pourquoi les fameux chèques ont été... oubliés (?) dans les cartons.

Fera-t-on appel au fameux inspecteur Bonny ? Ou nommera-t-on une Commission d'Enquête ?

LOTIERIE ET CINEMA

La Loterie Nationale, dont se plaignent amèrement les directeurs de salle a fait quelques heureux élus dans la corporation.

Après les employés d'une firme de tirage dont le billet collectif sortit à 500.000 francs, après un opérateur de la Paramount de Joinville à qui échet un lot de un million, le metteur en scène Max de Vaucorbeil vient de gagner, à son tour, la coquette somme de 500.000 francs...

Au moment où nous mettons sous presse nous n'avons pas encore appris que l'heureux gagnant utiliserait cet argent à la réalisation d'un film. Max de Vaucorbeil passe, en effet, pour être un homme excessivement prudent...

L'AMOUR DE L'ART

La scène se passe dans un studio de la banlieue nord. On tourne un film tiré d'une pièce de théâtre qui eut son heure de célébrité voici quatre ans sur une scène proche des boulevards.

C'est — naturellement — suivant une coutume chère à nos producteurs, le créateur de la pièce qui a repris le principal rôle masculin dans le film, même si, chacun sait cela, le cinéma ne l'attire pas outremanière...

Ce jour-là, mettons... Victor Lépiçier avait montré une mauvaise volonté si évidente, qu'à la fin, excédé, le metteur en scène, une femme, ne put s'empêcher de lui dire :

— Mais enfin, pourquoi faites-vous du cinéma ?

Et l'autre de répondre cyniquement : — Pour passer voir votre caissier chaque fin de semaine, Mademoiselle !

UNE RICHE FAMILLE

On prête — mais ne prête-t-on pas qu'aux riches — à Marcel Pagnol l'intention de porter à l'écran *Un de Baumugnes*, le clair et limpide roman de Jean Giono.

Ce projet, qui fut plusieurs fois annoncé, démenti ou retardé est, paraît-il, cette fois définitif, à cette différence près qu'à l'écran *Un de Baumugnes* deviendra *Angèle*.

Fanny, Marius, Angèle... Tout le répertoire des saints du calendrier y passera !

Il est vrai que cela vaut encore mieux que quelques titres tarabiscotés ou d'un goût douteux dont nous nous sommes fait l'écho dans un précédent numéro.

CARE... AU TRAIN

Un producteur français qui tourne actuellement *Le Train de 8 h. 47*, d'après le désopilant roman de Courteline, s'était adressé au Ministre de la Guerre, afin de réaliser quelques extérieurs dans une caserne désaffectée.

Une brutale fin de non-recevoir vient de lui parvenir.

Le Train de 8 h. 47 ? Courteline ? Autoriser cet écrivain subversif, auteur des *Gaîtés de l'Escadron*, à... Ah ! ça, jamais ! Sgrongneugneu de Sgrongneugneu... !

Que le producteur se débrouille comme il l'entend et qu'il tâche moyen de ne pas encourir les foudres de la censure, laquelle, dans sa mansuétude infinie, ne pourrait faire autrement que

d'aiguiller ce fameux *Train* vers une voie de garage : celle de l'interdiction pure et simple !

Ah ! mais !

PLACE AUX JEUNES !

A l'annonce que Joséphine Baker allait prochainement interpréter un film parlant, notre Miss nationale, elle aussi, a décidé de débiter au cinéma.

Vous me direz que nous sommes habitués à cette annonce. Miss ne pose-t-elle pas sa candidature quatre fois par an. Exactement les 14 janvier, 14 avril, 14 juillet et 14 octobre, c'est-à-dire chaque veille de terme ? Pourtant, ne riez pas, il paraît que, cette fois, c'est sérieux.

Il est d'ailleurs probable que nous n'en resterons pas là. Il y a de grandes chances pour que la grande Cécile, qui, elle aussi, appartient à notre patrimoine national, éprouve le besoin d'en faire autant...

Il ne nous restera plus, après cela, qu'à enregistrer les débuts tardifs, mais prometteurs, de la nonagénaire de Romorantin-sur-Adour, ainsi que ceux d'un des derniers descendants de Reischoffen... Qui sait, en cherchant bien, on pourrait peut-être découvrir un authentique combattant de Bouvines (1214) !

Mais qui donc prétendait, avec une indigne mauvaise foi, que le cinéma français ne renouvelait pas ses cadres ! ? ! ?

« L'IDIOT »

Un de nos meilleurs metteurs en scène rêve de porter à l'écran *L'Idiot*, de Dostoïewski.

Au cours d'une conversation, il s'ouvrit de ce projet à un acteur de ses amis, que le succès a quelque peu gâté et auquel il a donné quelque embonpoint. Celui-ci ne cacha pas son admiration :

— Et que penseriez-vous de... moi dans le rôle principal ? finit-il par avouer.

Le réalisateur ne sourcilla pas. Après avoir examiné du regard son interlocuteur, dont le physique ne correspondait en rien au personnage du roman.

— L'Idiot ?... Oui, à la réflexion, je crois que cela vous irait fort bien, laissez-le tomber.

Le plus drôle de l'histoire est que l'acteur ne comprit pas l'ironie et qu'il va maintenant répétant partout :

— Vous savez X... il m'a confié le principal rôle dans son prochain film !

L'HOMME INVISIBLE.



A NOS LECTEURS

CINE - MAGAZINE inaugure aujourd'hui une formule nouvelle qui, nous voulons l'espérer, aura l'agrément de ses nombreux et fidèles lecteurs.

CHAQUE SEMAINE, dorénavant, *CINE - MAGAZINE*, sous cette même présentation luxueuse, apportera à ses lecteurs les dernières nouvelles et les plus inédites, les plus belles photographies, les plus intéressants reportages et toujours son courrier dans lequel il répondra gracieusement dans un très bref délai à toutes les questions qui lui seront posées.

CINE-MAGAZINE donne donc rendez-vous à ses lecteurs, chaque jeudi, et, comme à son habitude, fera le maximum afin de leur donner satisfaction.

LA DIRECTION.

Fondateur : JEAN PASCAL

CINÉ-MAGAZINE

14^e ANNÉE — HEBDOMADAIRE

Directeur : ANDRE TINCHANT

ABONNEMENTS

Tous nos abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois : 35 fr.

ETRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) Un an, 80 fr. — Six mois, 45 fr.

— (pays n'ayant pas adhéré) Un an, 100 fr. — Six mois, 55 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87

Secrétaire Générale : Yvonne IBELS

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de la Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e)



Un des plus récents portraits de Charles Boyer.

LA VIE INTIME, ET LE MARIAGE

Marcel Achard écrivait, dans « Bonsoir », le 19 septembre 1922, à propos d'une nouvelle création de Charles Boyer : « C'est un jeune premier qui a toujours quarante de fièvre... »

Plus tard, en mai 1923, un autre critique théâtral écrivait dans « Eve », toujours en parlant de Charles Boyer : « ... un très grand artiste, au jeu concentré et rayonnant comme une parcelle de radium... »

Voilà !.. C'est exactement cela ! Et ces deux phrases peignent admirablement celui que j'entreprends aujourd'hui de vous faire mieux connaître.

Quarante de fièvre ! Sans délire, par exemple ! Une fièvre qui se passerait en dedans, et n'éclaterait au dehors qu'en manifestations disciplinées, sans incohérences, sans folies ; quelque chose comme un torrent souterrain, qui dévasterait tout sur son passage, mais ne paraîtrait au grand jour, quelques kilomètres plus loin, que sous la forme d'une rivière rapide, canalisée, assagie par des écluses.

« Un jeu concentré et rayonnant comme une parcelle de radium »... Cette comparaison est encore plus juste que l'autre. Nul n'ignore quelle force formidable est contenue, invisible et présente, dans un gramme du précieux métal.

Charles Boyer, mince, nerveux, recèle en lui une vie intense, mais retenue par une volonté de fer. Il ne tient pas en place, bien qu'il s'efforce d'avoir des gestes calmes et de parler froidement ; ses yeux seuls le trahissent : profonds, aigus, « brillant toujours d'étranges lueurs » ; comme dit le même Marcel Achard.

Quand on parcourt les innombrables coupures de journaux parlant de ses créations théâtrales, et que conserve sa mère avec un soin attentif, on est frappé par une expression qui revient sans cesse sous la plume de tous les critiques, et qui semble y venir tout naturellement, quel que soit le talent de celui qui la tient : « Vie intérieure... son ardente vie intérieure... » C'est exact : il brûle d'une dévorante vie intérieure, qu'il essaie vainement de dissimuler ; elle éclate malgré lui, émane de lui en un magnétisme irrésistible qui fait beaucoup de victimes.

Comme le dit son ami Philippe Hériat : « Quand il joue, les premiers rangs de spectateurs, et surtout de spectatrices, subissent son charme violent, son emprise puissante, sans pouvoir s'en défendre ». Toujours sa vie intérieure... Seulement, là, elle s'exhale, bouillonne au dehors pour animer le personnage qu'il représente sur la scène... Tant pis pour ceux et celles qui se trouvent sur le passage de ce météore !... Ils sortent du contact étourdis, éblouis, entraînés comme de simples bouchons sur un torrent de montagne. Le reste du temps, quand il n'est ni sur la scène, ni devant la caméra, on peut l'approcher sans trop de danger. J'en ai profité pour aller lui demander de me raconter sa fulgurante carrière.

Il naquit à Figeac dans le Lot, en août 1899. Ce n'est pas la peine de vous dépêcher de compter, sur vos doigts l'âge que cela lui fait : il a 35 ans. Seulement ? Mais oui ! Cet acteur célèbre depuis 13 ans déjà, connaissait le succès, et le grand « fromage » sur l'affiche à 22 ans, à l'âge où tant d'autres cherchent encore leur voie. Et le succès ne devait plus le lâcher.

Son père était un industriel fort estimé ; il habitait, avec sa femme et son unique enfant, sur le boulevard Labernade, qui porte aujourd'hui le nom moins pittoresque de Wilson. La maison était très vaste, et elle était située dans le plus beau quartier de la petite ville, à deux pas des quais du Célé, un affluent du Lot ; le Célé est une rivière extrêmement rapide, presque torrentueuse, et c'est peut-être le voisinage de cette onde fougueuse qui donna au petit Charles son tempérament pétulant.

Tout jeune, presque encore bébé, il était déjà extraordinairement actif ; sa mère, désespérant de le faire tenir tranquille, le conduisit, quand il eut trois ans, dans un pensionnat de religieuses. Elle déclara à la supérieure :

LA MERVEILLEUSE REUSSITE DE Charles Boyer

— Je ne vous confie pas mon petit garçon pour que vous lui appreniez quelque chose — il est encore trop jeune — mais seulement pour que vous le forciez à s'asseoir.

Encore maintenant il n'aime guère s'asseoir..

Quelques semaines plus tard, un soir, l'enfant rentrait à la maison et récitait à ses parents l'histoire de la Passion.

— C'est idiot, murmura son père, d'apprendre à un gamin si petit quelque chose d'aussi long et d'aussi ardu ! On va le fatiguer, je ne veux pas.

La mère retourna voir la supérieure :

— Pourquoi avez-vous appris à Charles la « Passion » ? C'est bien trop difficile pour lui. Pensez donc un enfant de 3 ans !

— Mais on ne lui a rien enseigné du tout ! s'effara la supérieure. Je me demande comment il peut savoir ça !

Après enquête, on découvrit que l'enfant avait entendu réciter « la Passion » par un camarade d'une division supérieure ; il l'avait retenue, après trois ou quatre auditions seulement.

Ce fut sa première récitation... Ce trait démontre deux choses qui devaient se vérifier par la suite : c'est qu'il avait une mémoire prodigieuse, et le goût de la déclamation.

Plus tard, il entra au collège Champollion, situé tout en haut de Figeac ; pour y grimper, il fallait suivre les ruelles tortueuses de la vieille ville, qui ressemblait à un musée où l'on aurait conservé soigneusement de vieilles maisons des treizième et quatorzième siècles. Il fallait surtout traverser la place du marché, et c'est là que le futur interprète préféré de Bernstein devait donner libre cours à son imagination inventive.

Le samedi, jour de foire, il se présentait devant les marchandes de fromages d'Auvergne, et demandait à goûter un morceau de chaque, prétendant avoir un achat important à faire ; quand il avait bien goûté des échantillons de « bleu » ou de Roquefort, il commandait gravement, en montrant celui qu'il préférait :

— Donnez-m'en pour deux sous.

D'autres fois, il se faisait couper à la cuisine une tartine de pain, et il allait rôder du côté des marchandes de miel, qui apportaient leur denrée dans de grands seaux de cuisine étamés, et la mettaient en pots devant les acheteurs. Soudain, il laissait tomber sa tartine dans un seau de miel, et avait encore le toupet de se lamenter :

— Ma tartine est perdue ! Je n'aime pas le miel...

On lui rendait son pain, en le secouant bien, mais il restait toujours beaucoup de miel dans les trous.

Quand il eut sept ans, il se trouva que le collège organisa une petite fête ; le jeune Charles Boyer, dont les dispositions n'avaient pas échappé à ses maîtres, y chanta et y récita un petit morceau facile ; il eut un succès fou ! Toute la haute société de

Charles Boyer dans sa magistrale interprétation d'I. F. 1 ne répond pas.



la ville n'ignora plus que le fils de M. Boyer, l'honorable marchand de machines agricoles, avait des aptitudes pour le théâtre. Et, à partir de ce jour, il n'y eût plus une cérémonie au collège à laquelle le jeune artiste ne fût prié de prêter son concours.

Il prit goût au jeu, et ses parents s'en amusèrent. Chez lui, désormais, dans le grenier qu'on lui avait abandonné pour ses jeux, il y eut toujours une pièce en train. Il les composait lui-même, puis réunissait ses petits camarades pour leur apprendre les rôles, et jouait naturellement le principal.

Il avait cloué sur une poutre un avis impératif, qui existe encore aujourd'hui comme un témoin muet du passé : « On est prié de rester assis, même pendant les entr'actes. »

Comme, en dehors de cela, il travaillait très bien en classe, et remportait tous les premiers prix, on le laissait se trister à sa guise.

A dix ans, il perdit son père ; cela fit naturellement un vide dans la maison, et y apporta un grand trouble ; mais, à dix ans, on se reprend vite, et ce malheur ne changea guère la vie de l'enfant. Il continua ses études au collège... et ses représentations dans le grenier.

Puis, avec une dizaine de camarades, à peu près de son éducation et de sa culture, il fonda une sorte de petite société où l'on faisait, à tour de rôle, une conférence. Le siège en était dans le petit bureau privé de Charles, à côté de sa chambre à coucher : c'était déjà plus distingué qu'un grenier ! Ces orateurs en herbe avaient même créé un journal qui s'appelait : « La gloire du verbe ».

A ce moment-là, il avait quinze ans ; c'était la guerre ; les professeurs étant mobilisés, Charles Boyer fit sa rhétorique, puis sa philosophie tout seul. Il donnait des leçons à de jeunes Serbes réfugiés, auxquels il s'était dévoué, et qui l'adoraient.

Il y avait, à Figeac, comme dans toute la France à cette époque, hélas ! un hôpital militaire. Pour alimenter la caisse de bienfaisance de l'hôpital, le sous-préfet donnait régulièrement des représentations théâtrales. Se rappelant qu'il avait parmi ses administrés un jeune homme doué pour la scène, il fit appel à lui pour organiser ces séances. C'est ainsi que Charles Boyer devint régisseur, metteur en scène, directeur et grand premier rôle d'un théâtre irrégulier et provisoire.

Il était tellement bon comédien, il faisait preuve d'une si certaine autorité, que les blessés et les malades le prenaient pour un professionnel. Ceux qui le savaient simple amateur lui conseillaient de persévérer dans cette voie.

A seize ans, au cours d'un bref séjour à Paris, il eut l'occasion de voir Lucien Guitry dans « Samson » ; il sortit du théâtre enthousiasmé ; il revint dix soirs de suite, bien résolu à consacrer un jour sa vie à cet art qui l'enchantait.

Mais sa mère faisait la sourde oreille ; il fallut regagner Figeac, reprendre les études, préparer la licence de philosophie et la Sorbonne. Il se résigna et travailla.

A ce moment, une troupe de cinéma vint tourner à Decazeville les extérieurs de « Travail » ; Raphaël Duflos, un des interprètes principaux du film, logeait à Figeac, tout près de là, jugeant Decazeville inhabitable. Charles Boyer, qui avait assisté à quelques prises de vues, supplia sa mère de le laisser faire aussi du théâtre et du cinéma.

Mme Boyer, qui adorait son fils, ne résista pas trop longtemps, mais lui tint le langage de la raison : « Mon petit, lui dit-elle, je crois que tu te fais des illusions sur ton prétendu talent. Réussir ici, à Figeac, dans de petites pièces, devant un public qui te connaît depuis longtemps, c'est une chose ; percer dans cette carrière ardue, à Paris, où tu es un inconnu, c'est une autre chose ! Puisque l'occasion se présente d'avoir l'avis d'un professionnel consciencieux, va trouver Raphaël Duflos ; dis-lui ta situation ; il ne voudra pas te donner un mauvais conseil. »

Raphaël Duflos reçut le débutant avec bonté ; il lui demanda d'apprendre un passage d'un classique et de revenir le voir. Le jeune Boyer revint, récita le morceau qu'il avait choisi. Son interlocuteur l'écouta avec beaucoup d'attention :

— Avez-vous déjà pris des leçons ? lui demanda-t-il enfin.

— Jamais, Monsieur.

Donc, ce que vous faites là, vous le faites de vous-même, d'instinct ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, mon ami, vous direz à votre mère que, non seulement je vous engage à persévérer, mais encore que ce serait un crime de vous empêcher de faire du théâtre.

Ayant appris cette réponse, Mme Boyer se résigna :

— Tu feras donc du théâtre, mon petit, mais termine tes études d'abord.

A partir de ce jour, ce fut une chose convenue entre la mère et le fils ; et, pendant le reste de son séjour à Figeac, Raphaël Duflos donna quelques leçons au jeune homme.

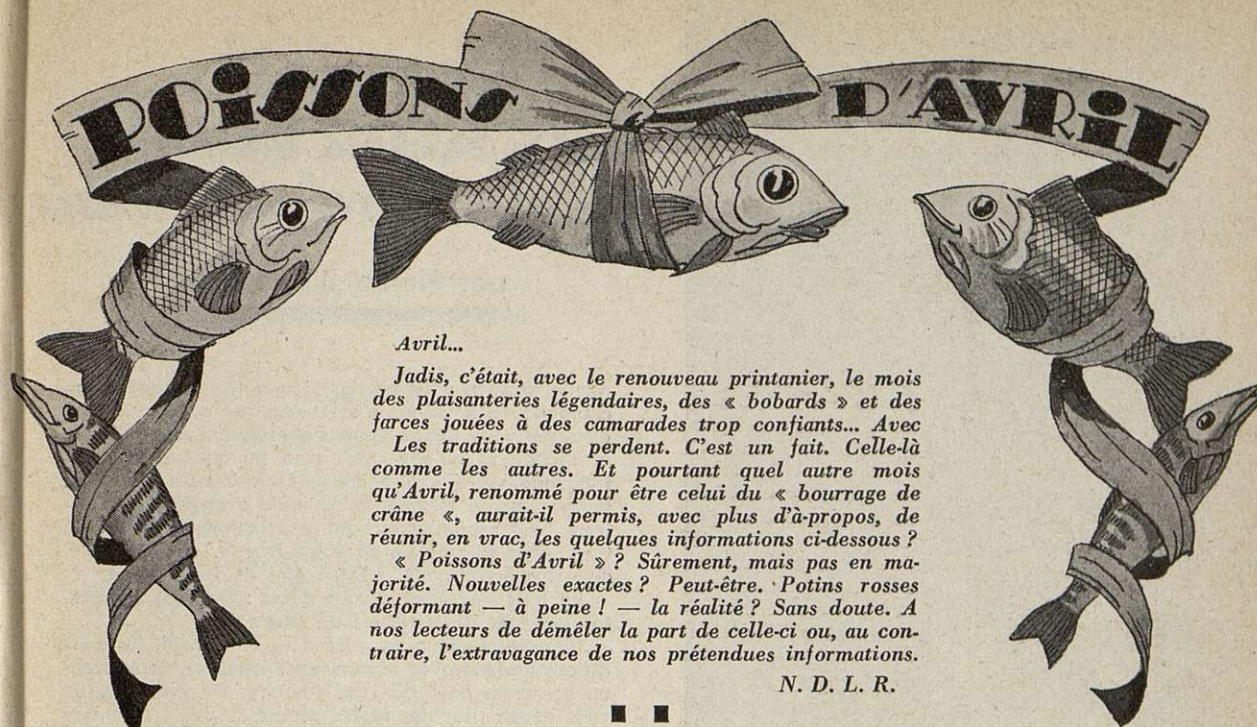
Ici, je me permets d'ouvrir une parenthèse : vous représentez-vous ce que pouvait être, pour une femme élevée bourgeoisement dans une petite ville, cette énormité : laisser son fils unique faire du théâtre ? N'importe quels parents dans son cas auraient poussé des cris d'horreur ; une pareille idée était l'abomination de la désolation ! Le déshonneur ! La honte de la famille !

Mme Boyer ne cria pas, et n'employa pas de grands mots ; certes, elle avait formé pour son fils d'autres projets plus brillants et plus conformes à la tradition de son milieu ; mais elle puisa dans son amour pour lui la force de ne rien faire pour entraver sa vocation, et même de la faciliter. Ce trait explique en partie la véritable adoration que Charles Boyer a vouée à sa mère.

Le jeune homme partit donc pour Paris, et entra à la Sorbonne ; il n'y resta pas longtemps. Il alla voir Raphaël Duflos, qui le fit entrer au Conservatoire et le prit dans sa classe.

(A suivre.)

HENRIETTE-JEANNE.



Avril...

Jadis, c'était, avec le renouveau printanier, le mois des plaisanteries légendaires, des « bobards » et des farces jouées à des camarades trop confiants... Avec

Les traditions se perdent. C'est un fait. Celle-là comme les autres. Et pourtant quel autre mois qu'Avril, renommé pour être celui du « bourrage de crâne », aurait-il permis, avec plus d'à-propos, de réunir, en vrac, les quelques informations ci-dessous ?

« Poissons d'Avril » ? Sûrement, mais pas en majorité. Nouvelles exactes ? Peut-être. Potins roses déformant — à peine ! — la réalité ? Sans doute. A nos lecteurs de démêler la part de celle-ci ou, au contraire, l'extravagance de nos prétendues informations.

N. D. L. R.

Abel Gance aurait imaginé un dispositif de *haut parleur en triptique* (ou quelque chose d'approchant) appelé, paraît-il, à révolutionner la technique du film parlant. Celle-ci, jusqu'à ce jour, n'a été qu'une perpétuelle hérésie, mais on va voir ce que l'on va voir. C'est du moins ce qu'aurait dit Gance à un confrère auquel il confiait ses projets.

Il compte d'ailleurs (Gance, pas le confrère !) mettre en pratique sa découverte vers l'année 1943.

Il s'est engagé en effet à tourner auparavant : *La Mendiante de Saint-Sulpice*, *Trompée le soir de ses noces*, *Vierge et martyr*, etc., etc.

Démenti.

René Ginot, excellent confrère et réalisateur bien connu, dément de la façon la plus formelle que Nord 70° 22' ait jamais figuré sur la liste des communications téléphoniques de Stavisky au Claridge, comme certaines personnes, malveillantes assurément, l'avaient laissé entendre.

Précisons qu'il s'agit d'ailleurs, non d'un numéro de téléphone, mais de degrés de latitude et de longitude.

Jamais, au grand jamais, Stavisky n'a commandité de film.

Pas même *Le Train des suicidés*.

M. Pierre Wolff crie au chef-d'œuvre à la vue d'un film français.

Stupeur.

Mais un confrère découvre le pot-aux-roses : il s'agit d'un film tiré d'une des pièces de l'auteur du *Ruisseau* et dont chacun avait oublié jusqu'au titre...

Un producteur français va tourner un film de masses sur la vie d'une prison, sorte de réplique à *Big House*. Pour les scènes à grande figuration il compte faire appel au concours exclusif des inculpés anciens, présents ou futurs de l'Affaire Stavisky.

Sur la demande de l'entourage de Maître Raymond Hubert, la Préfecture de Police vient de s'opposer à la projection publique d'un film de Laurel et Hardy : *A l'eau, A l'eau*.

Aux dernières nouvelles *Mademoiselle Docteur* se serait bien malade.

Un comble.

Nous aussi, à l'instar d'autres confrères, avons voulu savoir quel était « le meilleur film de l'année ». Aussi, ne reculant devant aucun sacrifice, y sommes-nous allés de notre petite enquête expéditive auprès des plus hautes personnalités politiques, artistiques, sportives du moment. Voici quelles ont été les réponses que nous avons recueillies. On verra qu'elles diffèrent assez sensiblement. Mais n'est-ce pas encore là le meilleur moyen de se faire une opinion ?

MM.

Albert Lebrun :
Gaston Doumergue :
Henry Chéron :
Louis Barthou :
Edouard Daladier
Edouard Herriot
André Tardieu :
Louis Malvy :
J. Dalimier :
Jean Chiappe :
Camille Aymard :
Henri Simon :
Le juge d'Uhalt :
Bonnaure :
Tissier, Garat :
X..., prochain inculpé de l'Affaire
Jéroboam Mandel
H. de Kerillis :
Abel Gance :
Jacques Charles :
Cécile Sorel :
Rita Georg :
Maud Loty :
Alain Gerbault :

Le Président Fantôme.
Gardez le Sourire.
Le Roi du Camembert.
Sous l'outrage.
L'Ecole du Courage.
Eriotikon.
Blanc comme neige.
Papa sans le savoir.
L'homme qui a perdu la mémoire.
Un coup de Téléphone.
Liberté, Liberté chérie.
Le Maître de Forges.
La (dé) Possession.
Adieu, les beaux jours.
Ces Messieurs de la Santé.
Quand te tues-tu ?
Autour d'une enquête.
A l'assaut du ciel.
Méto-Police.
Prologues.
La jeunesse triomphante.
J'étais une espionne.
M....
Au bout du Monde.

Enfin la marchande de pochettes-surprise, que j'interrogeai me répondit *Entr'acte* et *Esquimaux*, et ma cuisinière fort intriguée par *Soupe au Canard*, de nature paresseuse, m'avoua détester *Les Invités de huit heures*.

Marcel CARNÉ.



F 20

Conseils à un Jeune homme qui Voudraient

par Pierre BLANCHAR

quelle cravate vous portiez il y a trois semaines au cours de telle scène, n'attendez que personne vous dise que vous teniez votre cigarette entre le médium et l'index et qu'elle avait cinq ou quatre centimètres, que votre jambe droite était croisée sur votre jambe gauche lorsque la pellicule a cessé d'enregistrer. Tout ceci n'appartient à personne d'autre qu'à vous. Cela fait partie de votre travail, de votre rôle, de votre personnage, c'est-à-dire de vous-même.

En troisième lieu, je vous dirais : **Ne vous soumettez pas aux superstitions de studio.**

Chaque studio a ses méthodes de travail, les conditions varient avec le personnel employé, le metteur en scène, le pays où vous tournez. De votre travail vous devez tirer des règles générales dont il est bon de ne pas se départir. Si vous devez à votre metteur en scène une certaine courtoisie, n'écoutez pas cependant celui qui vous dira : « Trichez un peu, ayez l'air de..., faites comme si... » Non, soyez toujours sincère, ne trichez pas, soyez vrai, n'ayez pas l'air, mais soyez..., jouez comme vous vivez, à ce prix seulement, on peut penser rejoindre la vérité.

Mes conseils sont peu nombreux. J'ai déjà dit — et j'insiste sur ce point — qu'ils s'adressent à ceux que mon premier conseil, ce conseil formel que ma conscience professionnelle dicte en premier lieu, n'a pas convaincus, ils s'adressent aux **obstinés**. Tout le reste n'est plus que considérations personnelles et ne peut se traduire sous la forme de conseils.

Comment ériger en principes ce qui donne du talent à un acteur, comment traduire en formules ces éléments intraduisibles, cela dépasse mes compétences. Je me récusé.

Bien sûr, une discipline intérieure est nécessaire. Mais il faut savoir ne pas retenir ce débordement de soi, il faut se laisser aller, ne rien garder, se donner. Vous pouvez sentir intensément quelque chose au moment où vous lisez un roman, où vous admirez une œuvre d'art, mais comment traduire ce que vous avez ressenti, comment l'extérioriser ? Il ne peut y avoir de règles. Tout ce qui dépasse les cadres limités d'un travail, tout ce qui n'appartient pas à ses dogmes, tout ce qui n'est pas régi par des précises conditions extérieures, entre dans l'immense domaine de l'informulé. C'est le grand X, l'inconnu de ce problème si vaste qu'est le travail d'un artiste de l'écran. Tout ceci sera votre part. C'est la part de votre personnalité, de ce qui fait que vous êtes **vous** et non point un autre, c'est ce qui fait ou fera votre talent.

On ne voit pas à l'écran d'irrésistibles carrières comme en a connu la scène. Leurs règles ne sont pas les mêmes et les raisons de s'y soumettre assez opposées. Je ne crois pas aux vocations de l'écran. Pour ma part, après une suffisante expérience, je peux sincèrement dire qu'à mes débuts dans cette carrière, si j'avais su comme aujourd'hui ce qu'elle est vraiment et les désillusions qu'elle comporte, je n'est point vers elle que je me serais dirigé.

Pour tous ceux que le cinéma attire, malgré ce qu'ils en savent déjà, pour tous les **obstinés**, encore une fois : **Ne faites pas de cinéma.**

Vous me demandez de donner quelques conseils aux jeunes qui débutent devant la caméra et le micro. Travail bien délicat. Sans hésitation, mon premier conseil est celui-ci : **Ne faites pas de cinéma.**

Donc, les conseils qui vont suivre ne peuvent s'adresser qu'aux quelques enrégés qu'aucun découragement ne peut atteindre, à qui l'expérience coûteuse des autres ne peut jamais servir. Si je devais donner des conseils à ces obstinés je leur dirais :

Ayez l'esprit de discipline : Rien ne concourt à une meilleure réalisation d'un film que l'esprit de discipline. C'est un facteur indispensable pour faire un bon travail, à mon avis le premier facteur et le plus important. Un film n'est pas le travail de M. Untel, mais le résultat d'une collaboration étroite et constante de tous ceux qui apportent leur part de travail à l'œuvre commune, aussi bien les opérateurs, photographes, figurants, que la vedette ou le metteur en scène. Il faut que le travail s'accomplisse avec ce parfait esprit d'équipe, que l'on sente sur le plateau une amitié sincère unissant tous ceux que les nécessités d'une réalisation et des hasards de contrats ont réunis pour un temps déterminé.

Je dirais encore : **Ayez un souci religieux du record.**

Je m'explique : le rythme de travail au cinéma étant très particulier, la loi des décors et du temps obligeant le réalisateur à ne pas suivre l'ordre chronologique des scènes, celles-ci se trouvent coupées, hachées en autant de morceaux séparés, qui rendent le travail de l'acteur plus difficile. C'est le souci que vous aurez de mettre un lien entre les scènes diverses qui ajoutera à l'impression de vérité. Ne laissez à personne le soin de s'occuper de votre propre travail. Ne comptez ni sur le metteur en scène, ni sur le régisseur, ni sur la script-girl. Sachez vous-même

Conseils à une Jeune fille faire du Cinéma

par Françoise ROSAY

A UNE JEUNE FILLE⁽¹⁾

Les trois premiers collaborateurs : **3 docteurs.**

a) Un médecin : celui de la famille qui vous maintiendra en bon état physique, donc moral, pendant les luttes à venir.

b) Un laryngologue, ou médecin de la voix, qui constatera le bon état de votre gorge, de votre nez et de vos cordes vocales avant le commencement de vos études.

c) Un excellent dentiste : **le sourire doit être impeccable.**

Etudes

Commencer la danse pour allonger et assouplir les muscles, donner de la grâce.

Apprendre à porter le costume.

Après un an : Leçons de déclamation. — Leçons habituelles, banales ; beaucoup de classique, des vers !

Les exercices de diction sont, pour l'acteur, l'équivalent des gammes pour les pianistes ; des exercices à la barre pour les danseuses ; des vocalises pour les chanteuses.

Le cinéma **parlant** est un art d'expression visuelle, mais aussi d'expression **verbale** — ne pas l'oublier — au service duquel il faut mettre une **articulation** « du bout des lèvres », sans efforts apparents, nuancée, respectueuse d'un texte dont elle vaincra les difficultés.

Seul l'acteur maître de son articulation donnera aux mots leur valeur, à sa voix la couleur, au texte le style. Le bafouillage n'est pas plus le naturel que le faux pas n'est la danse. Il est, de plus, impossible au cinéma, où les prises de son soulignent les « bavures » d'un texte mal dit et obligent à des recommencements fort onéreux.

**

Après un an de travail quotidien d'exercices de diction pure, **sans cris**, sans fatigue des cordes vocales jeunes et frêles, commencer un peu de chant si la voix est juste. Sans forcer en souplesse et en articulation.

Et puis... commencer à jouer, tourner, figurer, partout où cela est possible, dans toutes les conditions...

Aller voir les musées, les films, les pièces, les ballets ; entendre les concerts et les opéras. Bref, toutes les manifestations artistiques et populaires. S'emplir

(1) De quinze à seize ans.



Françoise Rosay, dont les succès au théâtre et au cinéma ne se comptent plus, mieux que toute autre, nous a semblé susceptible de donner à nos lectrices « aspirantes stars », les conseils les plus judicieux. Françoise Rosay ne représente-t-elle pas une parfaite réussite tant en ce qui concerne sa carrière artistique que sa vie privée. Femme et intelligente collaboratrice de Jacques Feyder, elle sait être également une attentive et douce maman... en même temps qu'une artiste qui compte parmi les plus applaudies.

les yeux et les oreilles de tous les talents. Lire, s'emballer, manifester, admirer, disséquer, s'émouvoir... **VIVRE.**

Etre humble, mais tenace ; accepter les critiques et les encouragements. Se tenir en dehors des chapelles ; fuir les parloties. **Aimer** par-dessus tout son Art ; être sévère pour soi. **Surtout ne jamais croire que la publicité tient lieu de talent ; mais essayer de se montrer DIGNE des qualificatifs qu'elle vous prodigue abondamment à la veille de la réussite.**

.....

Pour le reste... le maquilleur, l'opérateur et surtout le metteur en scène s'en chargeront.

Françoise Rosay

ÉCHOS D'ICI ET D'AILLEURS...

NOS COUVERTURES

Sur notre première couverture nos lecteurs ont trouvé un magnifique portrait de la divine Greta Garbo qui remporte actuellement à l'Empire un triomphal succès dans « La Reine Christine, une des plus grandes réussites de la saison. En quatrième nous reproduisons le plus récent portrait de Pierre Blanchard dont nos lecteurs liront par ailleurs un très intéressant article.

Quelques potins d'Hollywood...

Une dame de Sierra Madre (Californie), près d'Hollywood, a découvert un nouveau gagne-pain... Comme on tournait des extérieurs d'un film devant sa maison, elle fit jouer sa radio, aussi fort qu'elle le pouvait... d'où impossibilité d'enregistrer les dialogues... Et le studio dut lui verser 50 dollars par jour pour garder le silence !...

o o o

Pour son premier costume à l'écran le chanteur Lanny Ross portait un travesti... Et il découvrit que c'était une réplique exacte du costume porté par Valentino dans Les 4 cavaliers de l'Apocalypse...

o o o

Après cinq semaines de danses diverses comme partenaire de George Raft dans Boléro, Carole Lombard, les muscles fatigués, s'attendait à un petit rôle bien calme avec Bing Crosby dans leur nouveau film... Mais l'action se passe à bord d'un yacht, et trois fois par jour Bing devait jeter Carole à la mer !...

o o o

Marlène Diétrich vient de recevoir d'Amérique du Sud une lettre en espéranto. Le département des recherches du studio lui en fit une traduction, où elle trouva de la part de son admirateur sud-américain, les compliments les plus élogieux... Il paraît que c'est la première fois qu'un admirateur écrit à une star en espéranto...



Valentino dans « Arènes Sanglantes » ? Non ! aussi invraisemblable que cela puisse paraître, George Raft dans son dernier film « Boléro ».

Jack Holt, ancien cow-boy, ne craint pas le réalisme, et pour une scène de bagarre dans son film Whirlpool (Tourbillon), il insista pour que la bataille générale fût réelle... Jack s'est fracturé l'auriculaire... Jack Lowe, ancien boxeur, reçut un violent coup sur la nuque et dut être hospitalisé... Boris Wilbur eut le tibia fracturé, et Jimmy Dime, mis knock-out, a une plaie de trois centimètres sous le menton... Si seulement, maintenant, on ne coupe pas la scène au montage !...

o o o

Il paraît en effet que les hommes préfèrent les blondes, car sur 750 girls d'Hollywood qui vinrent demander un engagement à Earl Carroll pour son film Murder at the Vanities, 7 seulement furent choisies, et 6 d'entre elles étaient blondes...

A dater de ce jour, et pour une période indéterminée, « Ciné-Magazine » offre à ses nouveaux abonnés d'un an UNE PRIME, consistant en 3 VOLUMES d'une valeur de 12 francs chaque.

Chaque abonné recevra, dès réception de sa souscription, une liste de 50 titres dans laquelle il choisira 3 volumes que nous lui adresserons immédiatement.

ABONNEZ-VOUS !

Des danses provenant de 4 pays de langue espagnole seront utilisées dans The Trumpet Blows (Le clairon sonne), nouveau film de George Raft, avec Frances Drake et Adolphe Menjou. Cuba enverra une rumba que dansera Miss Drake ; l'Espagne contribuera une « Danse de toréro » où Frances sera le matador. George Raft et Frances présenteront un nouveau genre de tango sud-américain, et six danseurs mexicains feront le « Jarabé », danse nationale de leur pays...

o o o

Vous le croirez ou non, mais Van Dyke, le metteur en scène d'Ombres blanches, Trader Horn, Esquimaux et Laughing Boy déteste voyager !...

o o o

Diana Wynyard était joliment lancée dans une carrière d'institutrice d'école de filles, où elle enseignait la cuisine, il y a quelques années, lorsqu'elle se fit remarquer dans une représentation théâtrale d'amateurs donnée à l'école, ce qui lui valut un contrat de théâtre et éventuellement la vedette de Cavalcade à l'écran...

Harold J. SALEMSON.

A NOS ABONNES

Malgré la modification apportée à nos tarifs nos anciens abonnés recevront « Ciné-Magazine » jusqu'à l'expiration de leur abonnement.



Maurice Chevalier accueille son ami, l'illustre auteur Marcel Achard en gare d'Hollywood.

ON TOURNE...

Chansons de Paris verra débiter le chanteur Georges Thill à l'écran. Le film sera mis en scène par Jacques de Baroncelli, avec Ginette Gaubert et Armand Bernard.

L'Amour veille, de Robert de Flers et Cavaillet sera réalisé par Pierre Colombier.

La Dame aux Camélias est interprété par Yvonne Printemps, Pierre Fresnay et mis en scène par Fernand Rivers.

Maître Bolbec et son mari sera mis en scène par Jacques Natanson. Cette pièce de Georges Berr et Louis Verneuil sera interprétée par Madeleine Soria, Lucien Baroux et Pierre Richard-Wilm.

Le Scandale. — Marcel L'Herbier en tourne actuellement les extérieurs à Saint-Moritz. Gaby Morlay, Henri Rollan et Jean Galland en sont les interprètes.

L'Amour en cage est le dernier film d'Anny Andra. Il est mis en scène par Jean de Lanne.

Princesse Czardas. — Les duettistes Pills et Tabet viennent d'être engagés pour interpréter ce film aux côtés de Mag Lemonnier.

Dans le désert blanc, qui va sortir incessamment, est le film qui a été tourné par le Prince Sixte de Bourbon dans le Sahara oriental.

Angèle. — C'est ainsi que s'intitulera le film que Marcel Pagnol va tirer de l'œuvre de Jean Giono, M. de Beaumugnes.

Tartarin de Tarascon. — C'est aussi Marcel Pagnol qui adaptera le célèbre roman d'Alphonse Daudet. Raimu interprétera le rôle fameux de Tartarin, mis en scène par Raymond Bernard.

LYNX.



Brigitte Helm dans une de ses meilleures créations **Cœur d'Espionne**, qui passera bientôt sur tous les écrans de France. C'est une production P. J. C. Films distribuée dans la région parisienne par les films J. Sefert.



le Rosaire

Le Colisée présente actuellement en exclusivité cette production Floréal, distribuée par C. F. F. A. et qu'interprètent outre André Luguet, Mme Louisa de Mornand, Hélène Robert, Camille Bert, etc.... avec Georges Flateau et Charlotte Lysès.

La réalisation est signée Gaston Ravel qui s'était assuré la collaboration de Tony Lekain.



SAPHO

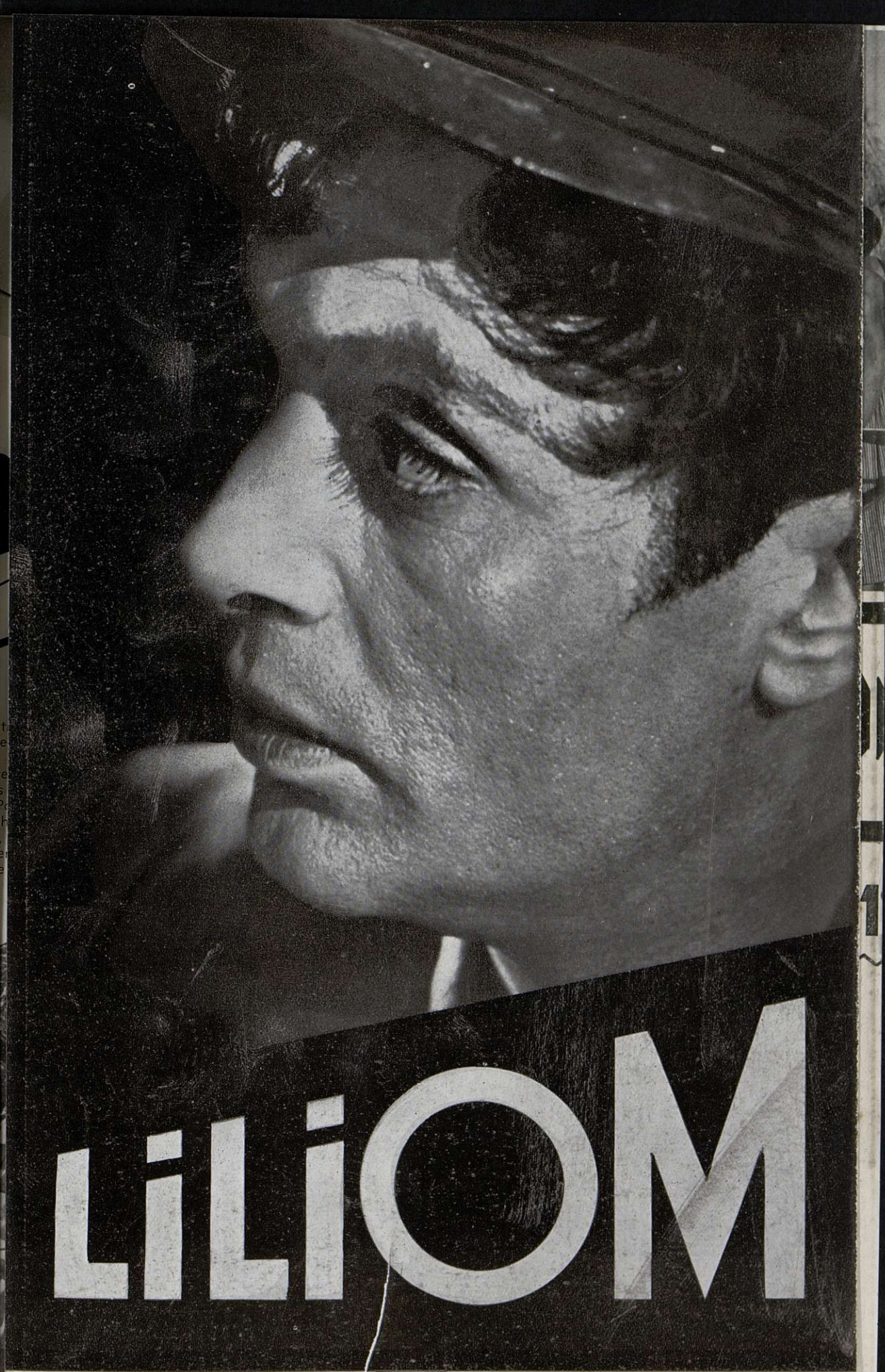
Mme Mary Marquet est une admirable Sapho dans le film que Léonce Perret vient de tirer de l'œuvre d'Alphonse Daudet pour Pathé-Natan.

François Rozet, Marcelle Poince, Jean Max, Charpin et de nombreux artistes de grande valeur entourent l'incomparable sociétaire de la Comédie-Française.

Reynaldo Hahn composa pour ce film une partition délicieuse qui ajoute encore à l'attrait de cette production.



à fois les t
rités d'isie
aparte
s impante
es cours
en scè. Pe
a photogr
arles byer,
pour n'at
istribua ce
reuses ur
vue r
e scén.



LiliOM



Lilionn

C'est à la fois, en trois ciné-
mas d'exclusivités parisiens : Les
Agriculteurs, le Bonaparte et le Ciné-
Opéra, que sortira cette très importante produc-
tion pour laquelle furent réunis les concours les plus
brillants : Fritz Lang pour la mise en scène, Paul Colin
pour les décors, Rudy Maté pour la photographie, et la
distribution la plus éclatante : Charles Byer, Florelle,
Magdeleine Ozeray, Alcover, etc., pour citer que les
principaux. C'est la Fox Film qui distribue ce film qui
nous réserve de nombreuses sur-
prises tant au point de vue réac-
tion qu'au point de vue scénar.

mm

ois dans trois ciné-
s parisiens : Les
arte et le Ciné-
importante produc-
concours les plus
scène, Paul Colin
photographie, et la
es Byer, Florelle,
r ne citer que les
ibuer ce film qui
ses sur-
e réali-
cénatio.





Lilions

C'est à la fois mas d'exclusivités Agriculteurs, le Bonaparte Opéra, que sortira cette très importante pour laquelle furent réunis les concours brillants : Fritz Lang pour la mise en scène, P pour les décors, Rudy Maté pour la photographie, distribution la plus éclatante : Charles Iyer, Magdeleine Ozeray, Alcover, etc., pour notre principaux. C'est la Fox Film qui distribue ce nous réserve de nombreuses surprises tant au point de vue technique qu'au point de vue scénario.

1153.

Marie Bell vient de remporter un nouveau et très grand succès dans le film que Louis Gasnier a tiré du drame de Victorien Sardou et que le Paramount présente en exclusivité. Cette grande artiste est parfaitement entourée par Edith Méra, Ernest Ferny, Henri Bosc, Jean Toulout, etc...



FÉDORA



BOU BOULE 1 ~ roi nègre ~

Et voici Georges Milton dans son dernier film réalisé par Léon Mathot d'après un scénario de René Pujol.

Notre grand fantaisiste, entouré de nos meilleures vedettes fera la joie de tous dans ce film réalisé pour G. F. F. A. et qu'une de nos grandes salles spécialisées projettera incessamment en exclusivité.



Florelle, grande artiste parmi les plus grandes, est une des principales interprètes de *Liliom*. La voici représentée dans le rôle que Fritz Lang lui attribua dans son film dont trois salles se sont dès à présent assurées la première vision.



Comment donc faisait-on, avant la naissance du cinéma et des films d'épouvante, pour satisfaire ce goût de la peur que chacun de nous porte en lui ? Les drames du Grand-Guignol ont un public à eux ; la plupart les trouvent trop violents, et sans doute n'est-ce pas sans raison que leur brutalité semble excessive... L'intellectuel lisait Edgar Poë ou des auteurs plus humbles ; les familles allaient au Musée Grévin ; il y avait aussi certaines boutiques de foire, les Catacombes. Tout de même, les suggestions données par les livres ou les poupées de cire n'étaient pas assez fortes. Moins profondes en tout cas que certaines terreurs de notre enfance : c'est elles, d'abord, que l'art nouveau fit renaître, et il unit les amateurs d'angoisse dans un plaisir commun.

La chaîne est assez longue depuis « le Cabinet du Docteur Caligari » jusqu'au « Docteur Jekyll ». - que de médecins compromis dans ces aventures ! Les Allemands se firent une spécialité de tels drames. Ils avaient, il est vrai, des acteurs merveilleusement expressifs pour les servir : Conrad Veidt, Werner Krauss, par exemple. En France, le genre ne se détacha jamais complètement, sauf de rares exceptions du film policier. Une des plus belles réussites fut « Belphégor ». Puis la lumière vint d'Amérique : un moment, on put croire, tant les films horribles issus d'elle au cours de ces dernières années avaient distillé d'épouvante, qu'ils avaient atteint un niveau assez difficile à dépasser : troupe innombrable des créatures du docteur Moreau, moitié hommes, moitié bêtes, avançant en hurlant à la lueur des torches ; silhouette terrible du monstre de « Frankenstein », aux cris inarticulés ; sadisme atroce du double du docteur Jekyll, à la face odieusement bestiale ; visage, non moins épouvantable, du héros de « Masques de cire ». Que pourrions-nous attendre d'autre qui dépassât tous ces cauchemars : nous nous croyions comblés. Or, voici qu'arrive encore d'Amérique l'œuvre la plus hallucinante, une œuvre qui saisit et bouleverse : « L'homme invisible », tiré du roman célèbre de Wells.

Sans doute, on ne peut demeurer de sang-froid

en voyant se dérouler l'histoire de Griffin, le jeune savant qui avait découvert le moyen de se rendre invisible, et ne pouvait « retourner en arrière ». Mais ce qu'il y a, cette fois, de frappant, c'est que la qualité de terreur apportée par ce film est d'une espèce différente de nos épouvantes familières. Certes, le monstre de « Frankenstein » nous tenait dans une terrible angoisse. Mais qu'était-elle à côté de ce malaise inexprimable que nous ressentons quand, dans la nuit, nous voyons s'entr'ouvrir la porte d'un poste d'aiguillage, l'homme qui l'occupe s'écrouler assommé, et, les manœuvres une fois changées par une main invisible, un train tomber, du pont où il s'est lancé, dans l'abîme ? A ce moment, l'impression produite est si forte que nous nous sentons menacés nous aussi, comme si nous faisons partie des victimes possibles de cet homme : sa puissance indicible est si grande que nous « vivons » vraiment notre anxiété. Elle dépasse, cette puissance, tout ce qu'on avait pu rêver jusqu'ici : la mécanique humaine créée par Frankenstein est une force aveugle, qui part tout broyer sur son passage ; le docteur Jekyll, ou plutôt Mr Hyde - incarnation de l'esprit du mal - se dissimule sous l'honorabilité de son double : mais quel que soit leur pouvoir à tous deux, on peut vaincre l'un, malgré sa force herculéenne, découvrir l'autre, s'il n'a pas le temps de reprendre sa première forme, tandis que le criminel de Wells demeure insaisissable. Le passage du film où, la maison cernée par la police, toutes les issues gardées, les manœuvres d'encerclement se montrent comiquement inefficaces, ce passage où se mêlent l'humour et le drame nous révèle la puissance extraordinaire du héros.

Il faut une circonstance étrangère, atmosphérique, la venue de la neige, pour qu'il soit découvert : on bloque la grange du paysan qui a vu se mouvoir son foin où l'homme traqué se dissimule ; le cercle des policiers attend, après avoir mis le feu à la cabane ; bientôt, à deux battants, la porte s'ouvre, et c'est la scène qui ne se peut oublier : des pas, lentement, sont tracés sur la neige par des pieds qu'on ne voit

pas. Puis, quelques secondes après le coup de feu du Chef de la Police, le sol neigeux se creuse sous le poids d'un corps qu'on devine. Mort plus frappante que celles de tous les monstres ou de tous les déments que nous vîmes, car sa cruauté réside dans cette circonstance indéfinissablement douloureuse : nous sentons qu'un homme meurt « sous nos yeux » et nous ne le voyons pas mourir. Pire encore : il ne meurt pas tout de suite, il agonise, il souffre devant nous sans que l'on puisse percevoir cette souffrance, se pencher sur cette agonie. Nous n'éprouverons de soulagement qu'à l'instant où, la mort venue, son squelette d'abord puis son visage de chair réapparaissent sur l'oreiller. Pourquoi cette anxiété si grande ? C'est que dès le moment où l'homme invisible est traqué jusqu'à la fin, nous ne sommes plus contre lui, mais pour lui, mais lui-même. Quelque terreux qu'ait pu nous inspirer son action meurtrière, quelque fantastique que sa situation puisse être, c'est tout de même un homme semblable aux autres : non pas un monstre, un dégénéré, une machine - il n'est ni affreux, ni sinistre, seulement inquiétant et l'espèce de folie qu'on lui prête n'est guère qu'un prétexte pour faire intervenir l'accident du rapide et la lutte avec la police, - mais l'un de nous, avec ses craintes, ses amours, ses plaisanteries humaines. Nous pouvons nous identifier à lui, et c'est ce qui fait qu'au cours du film notre angoisse reste toujours aussi tendue : nous nous sentons menacés, d'abord dans la personne des autres avec lesquels nous formons corps, puis en lui-même avec qui, à la fin, nous nous confondons.

C'est là le dernier trait distinctif de ce drame, un mélange de drôlerie et d'angoisse, qui lui imprime un caractère de vérité assez rare dans ce genre. Dans un moment tragique, quand les agents entourent la maison de son faux ami où il s'est réfugié, l'homme invisible leur donne des bourrades, en soulève un par les jambes, tire son pantalon ; puis, sur une route, on voit ce pantalon s'avancer en dansant, accompagné d'un chant guilleret, ce qui comble, à juste titre, d'une folle épouvante une vieille femme qui s'enfuit en criant. Si le héros fait dérailler un train, il entre aussi dans une banque dont il distribue l'argent dans la rue : comment résister au plaisir de faire ces farces ? Aussi, nous sentons-nous dans une atmosphère « réelle », quotidienne, qui ne fait que rendre plus saisissants les exploits et les luttes de l'homme poursuivi.

Originalité, singularité même : est-ce à dire qu'il se sépare absolument de tous les films précédents bâtis sur des thèmes d'angoisse ? Est-ce à dire que dans aucune de ces œuvres un détail, une idée ne se rattachent au pathétique de « L'homme invisible » ? Le supposer même serait absurde, car on ne peut rompre du premier coup avec certaines habitudes qui sont comme les règles du jeu ; et, d'autre part, il n'est point de nouveauté que n'ait laissée pressentir une œuvre précédente. Si le nouveau film de James Whale est très différent de son « Frankenstein » par bien des côtés, et n'appartient à aucune famille définie, il ne manque pas d'avoir avec divers films d'épouvante un certain nombre de points communs. L'introduction, le prétexte du drame, en quelque sorte, est celui de « Frankenstein », du « Docteur Jekyll » : Un jeune savant, trop hardi, fait de dangereuses découvertes ; et la dernière image rappelle, par sa technique, la fin du film de Mamoulian. Impression de déjà-vu, aussi, pendant les premiers mètres du film : l'ambiance, le paysage bizarre, ne sont pas sans rappeler de nombreux films muets - ceux de Lon Chaney, par exemple - qui nous plongeaient dès le début dans une atmosphère de mystère et d'angoisse. Ça et là, on note des réminiscences : « le règne de la terreur » comme celui que voulait instaurer le docteur Mabuse ; le mélange de tragique et de comique comme dans les films de Paul Leni,

tels « le dernier avertissement » ; la menace : « Tel jour à telle heure, je te tuerai » que nous avons vue souvent peser sur un traître ; et ce visage qui se dissimule, nous l'avons maintes fois rencontré depuis « Le fantôme de l'Opéra » jusqu'à « Masques de cire ». Cette solidarité diminue-t-elle la valeur de « L'homme invisible » ? Non, car il assimile les tendances éparses ici et là, en fait comme la synthèse et surtout les situe dans un milieu particulier ; il nous donne vraiment, pour reprendre le mot célèbre, « un frisson nouveau ».

Par là, il se rattache à deux œuvres très belles dont on n'a peut-être pas saisi la portée à l'époque, « Vampyr », le film allemand de Carl Dreyer et le film surréaliste « Un chien andalou ». Il n'y avait, dans ces deux réalisations, d'ailleurs très différentes d'aspect, ni monstres, ni visages grimaçants, seulement le climat en était tel, chargé d'une si lourde anxiété et d'un tragique si dense qu'ils étreignaient le spectateur davantage que les plus monstrueuses créatures. Ce n'étaient pas des procédés matériels, des maquillages savants ou d'étranges lumières qui les rendaient saisissants l'un et l'autre, mais plutôt ces deux circonstances qu'ils avaient un pouvoir de suggestion indéfinissable et que le drame, l'épouvante ou l'angoisse vivaient secrètement au cœur même des héros. L'admirable passage de « Vampyr », où le jeune homme - mort-vivant - couché dans son cercueil voit au-dessus de sa tête les hautes murailles qui semblent l'écraser - et qui nous écrasaient aussi - donnaient une émotion si profonde, une émotion presque métaphysique, qu'il avait un goût d'outre-tombe. Et les personnages de Luis Bunuel laissaient, eux aussi, continuellement, l'impression d'être dépassés par quelque chose de plus fort, de plus puissant qu'eux, de se battre contre un ennemi invisible - le voici enfin le mot qu'il faut bien prononcer ! C'est ce que tenta de nous inspirer - en y réussissant moins bien - le film de Jean Epstein, « La chute de la maison Usher » ; paysages lourds de mystère, rideaux gonflés et soulevés par le vent, couloirs déserts, battements d'horloge. De ces images, comme des précédentes, se dégageait une sorte de sortilège, une incantation visuelle qui subjuguait.

« L'Homme invisible » est la mise au point de ces différentes tentatives. Il nous fait espérer, dès maintenant, des œuvres d'une qualité plus haute, qui nous touchent par l'appréhension d'une sorte d'au-delà, d'inconnaissable, par les signes troublants d'un monde mystérieux qui, soudain, se révèle. Ainsi atteindrons-nous à une plus subtile et plus prenante émotion que celle de naguère : ne peut-on, dès lors, parler d'une nouvelle dignité de l'angoisse ?

Henri AGEL.



Richard Arlen et sa charmante jeune femme Jobyna Ralston sont actuellement les hôtes de Paris. Voici le sympathique artiste descendant de l'avion qui l'amena au Bourget.

LE CINÉMA D'AMATEURS

Si on connaît la vogue prise par la photographie ces derniers temps dans le public et si l'on se doute approximativement des nombres de ses adeptes, on ignore généralement l'importance du développement pris par cet autre passe-temps plus complet et plus distrayant qu'est le cinéma d'amateurs.

Qu'on ne croie pas surtout, avant toute chose, que le cinéma d'amateurs soit réservé à quelques rares passionnés, jouissant d'une situation de fortune privilégiée. Le développement considérable que d'elle-même cette distraction a opérée permet d'affirmer à l'heure actuelle qu'il n'est pas plus coûteux de faire du cinéma que de la photographie.

La preuve en est qu'actuellement en France près de 300.000 amateurs possèdent leurs appareils de cinéma et font pour eux et pour leurs amis des films variés dont nous aurons l'occasion de reparler ici même.

Encouragés par quelques pionniers, les cinéastes ne tardèrent pas à se grouper et à s'organiser en clubs et en associations dans lesquels s'effectue chaque mois un important et utile travail en faveur de la cinématographie privée. A Paris d'où est parti le mouvement il existe plusieurs de ces groupements qui fonctionnent régulièrement et dont les séances de plus en plus suivies suscitent dans le monde intellectuel les plus vives sympathies. Citons le **Club des Cinéastes Amateurs en France**, la **Société de Cinéma d'Amateurs**, la **Société Française de photographie**, section de cinéma, le **Cinamat Club Français**, l'**Ecran Mondain**. En province toutes les grandes villes possèdent maintenant leur groupement et témoignent d'une activité très louable, quoique ignorée généralement. A Lyon, Grenoble, Bordeaux, Metz, Toulouse, Marseille, Lille, Nantes, Nice, de nombreux Cinéastes-amateurs se réunissent plusieurs fois chaque mois et réalisent en commun de véritables petits films, que la meilleure des salles de spectacles n'oserait pas renier bien souvent.

Dans ces groupes on y parle technique, on étudie les nouveautés dans l'appareillage, on y discute les « productions » en public, et j'aime à préciser qu'on le fait, sans qu'obligatoirement les compliments et les sourires soient de règle. Bien au contraire dans la plupart des cas la pensée du réalisateur est mise à nue, les moyens techniques qu'il a employés sont divulgués, expliqués avec force détails. Ce que l'amateur cherche surtout, en effet, c'est à se corriger des erreurs qu'il aurait pu commettre, et il ne pouvait pas en trouver à notre sens un meilleur moyen que d'entamer en toute franchise et sincérité des discussions d'où un jour infailliblement jaillira la lumière.

Il y a donc à n'en pas douter, du point de vue amateur pur d'abord et du point de vue essor cinématographique général ensuite, le plus grand intérêt à suivre les amateurs cinéastes dans l'accomplissement de leur passion favorite. Il serait, en effet, inadmissible que ceux qui aiment le cinéma jusqu'à en faire et à y consacrer des loisirs que d'autres préfèrent plus faciles, soient tenus à l'écart dans l'activité cinématographique en général. D'autant plus que leur influence commence à se faire sentir un peu partout et sous diverses formes et que bientôt il ne sera plus possible du tout de les ignorer.

C'est pourquoi **Cinémagazine** prompt comme toujours à encourager toutes les initiatives et les efforts produits en faveur du cinéma tout court et sans distinction d'étiquette, a bien voulu nous con-

LA MODE SUR L'ÉCRAN

Ayant à faire la critique de la « Mode au cinéma », je vais, dès aujourd'hui, en Avant-Propos, vous donner un aperçu de ce que doit être l'élégance d'une star.

Il y a quelques années, du temps du cinéma muet, un couturier devait, avant tout, être d'avant-garde, les films étant tournés six mois avant la projection au public et la mode étant comme toutes les jolies femmes, capricieuse. Lorsque l'on voyait sur l'écran évoluer des robes vieilles déjà de quelques mois, elles faisaient démodées et parfois ridicules. Aujourd'hui, nous n'avons plus cet inconvénient, le film, à peine sorti est déjà sur les écrans.

Une robe, avant tout, doit être photogénique. Par sa ligne, savoir grandir une petite femme et rapetisser la silhouette d'une femme trop grande ; amincir, toujours amincir, malgré la vogue actuelle des silhouettes 1900 à la Maë West.

Aussi importante est la question des couleurs, ce que négligent beaucoup de metteurs en scène. Il est vrai que c'est après une étude toute spéciale que l'on arrive à connaître la valeur des couleurs au cinéma et que, bien des fois, le couturier, même averti, doit créer sans connaître la tonalité du décor ou de la foule qui servira de fond à la silhouette à mettre en valeur. Il faudrait toujours faire une robe claire sur un décor foncé et vice-versa. C'est une étude que l'on devrait approfondir chaque jour.

Le cinéma étant la réplique de notre vie journalière, il faut que la femme s'habille comme elle en a l'habitude et que chaque toilette évolue dans le cadre qui lui convient ; que l'on ne trouve pas, comme dans certains films étrangers, une jeune fille s'en allant faire une randonnée dans une torpédo ultra-sport en robe d'organdi et capeline de tulle. Il faut que la mode soit portable, la silhouette d'une actrice étant répétée et fixée cent et mille fois sur la rétine de tous les peuples, doit laisser à chaque femme la sensation de ce qu'elle désirerait porter. Je déplore l'influence néfaste de certains films qui ont fait naître chez quelques couturiers le style d'une Marlène Diétrich que j'admire comme artiste qui, ayant créé par son talent personnel un prototype de femme irréaliste et qui nous fait oublier l'in vraisemblance et le quelque peu ridicule de tous ces falbalas, plumes et franfreluches qui ne cadrent pas avec notre siècle moderne de progrès, de voyages en avions et d'engins ultra-rapides. Et, puisque l'on est aux films de rétrospective, laissons cela au charme des temps passés.

Je vous parle en couturier et non en profane, ayant eu, depuis plus de dix ans, à habiller à l'écran et à la ville, nombre de nos vedettes ; à me battre contre des idées préconçues d'artistes trop distraites par leur jeu de scène pour s'arrêter aux mille petits détails de ce qui doit créer un ensemble parfait, car, le charme qui se dégage d'une femme doit être enveloppé de tout le raffinement qui fait de notre Paris la Reine de la Mode.

(A suivre.)

Jan ROGERS.

fier cette nouvelle rubrique où chaque semaine nous nous efforcerons, en vieil amateur spécialiste de la question, de renseigner nos lecteurs, de les tenir au courant du développement du cinéma d'amateurs, de les diriger vers les horizons nouveaux qui s'ouvrent à nous, et également de les convaincre à faire eux aussi du cinéma, tant il est vrai que cette merveilleuse possibilité est désormais offerte à chacun.

Pierre BOYER.

Notre collaborateur Pierre Boyer répondra dans les colonnes de « Cinémagazine » à toutes les questions qui lui seront posées par les lecteurs.

FÉDORA

D'APRÈS LE DRAME DE VICTORIEN SARDOU

DISTRIBUTION

<i>Fédora</i>	Marie BELL
<i>Olga Soukaroff</i>	Edith MERA
<i>Loris Ipanoff</i>	Ernest FERNY
<i>Vladimir Yarischkine</i> ..	Henry BOSC
<i>Général Yarischkine</i> ...	Jean TOULOUT
<i>Jean de Sirieux</i>	François CARRON
<i>Gretch</i>	Paul AMIOT
<i>Dimitri Ipanoff</i>	Jean FAY
<i>Mittia</i>	Le petit SRIABINE



Sur la scène du Théâtre Impérial, Chaliapine lançait à travers la salle les magnifiques accents de Boris Godounov.

Dans sa loge grillagée, soucieuse, inquiète et angoissée, la très belle princesse Fédora attendait le Prince Vladimir. Il l'avait fait prévenir qu'il arriverait en retard au spectacle, car il se trouvait dans l'obligation d'assister à un dîner auquel il ne pouvait se dérober. L'heure d'un dîner normal était depuis longtemps passée. Vladimir n'était point encore là.

En vérité, ce dîner obligatoire n'était point celui que croyait la princesse. Quelques joyeux et brillants officiers de la Garde Impériale, désireux de ne pas laisser échapper un gai compagnon de plaisir, offraient un ultime repas à Vladimir Yarischkine avant qu'il n'épousât la princesse Fédora.

Fédora, accablée par une inexplicable angoisse, voyait avec terreur le spectacle s'achever, le rideau tomber, la salle se vider. Vladimir n'est point venu. Enveloppée dans ses somptueuses fourrures, elles sortit à son tour et se fit conduire directement chez le prince.

— Mittia, Mittia..., demanda-t-elle au petit groom endormi en attendant le prince, n'as-tu pas vu ton maître?... Quand est-il sorti?... N'a-t-il rien fait dire depuis?

— Le prince est sorti pour dîner avant d'aller au spectacle, répondit Mittia, mais, depuis, il n'a rien fait dire, Altesse. J'attendais avec Nicolaï que notre maître rentre.

— C'est impossible... il y a quelque chose... Il est arrivé un accident.

— Le voilà! cria aussitôt le jeune Mittia.

Et il montrait, en soulevant le rideau de tulle, un attelage qui s'arrêtait.

Mais, au lieu du pas alerte et fringant du prince Vladimir, on entendit, à travers les portes closes, le pas multiple et lourd d'hommes portant un fardeau. Vladimir parti de chez lui, heureux, élégant et désinvolte, y revenait mourant.

Indignée, révoltée, outragée dans son magnifique amour, blessée au plus profond d'elle-même, Fédora apprit que les soupçons se portaient sur Loris Ipanoff qui, pour des raisons politiques, dépossédé de ses titres et de ses biens, avait été, le même jour que l'assassinat, dans l'obligation de fuir Saint-Petersbourg. La France, accueillante à tous les malheureux, lui permettrait de vivre en attendant l'heure de sa réhabilitation, si elle venait un jour. Fédora jura au Général Yarischkine de venger son fils, car elle ne pourrait vivre que lorsque l'assassin de son bien-aimé Vladimir aurait payé son horrible forfait. Fédora partit pour Paris.

Olga Soukaroff, jeune femme brillante et indépendante, recevait le Tout-Paris diplomatique et ce que la colonie russe comptait de plus aristocratique. Fédora entra un jour dans ce salon en vogue, plus belle, plus élégante que jamais, avec, dans le regard, une lueur tragique et implacable qui donnait à sa beauté un étrange relief.

— Chère amie, dit Olga de son accent chantant, permettez-moi de vous présenter un de nos compatriotes : Loris Ipanoff. C'est un homme charmant. Je suis sûre que vous deviendrez bien vite deux amis.

Fédora pâlit légèrement, tandis que l'homme s'inclinait devant elle et baisait sa main aristocratique d'inimitable façon. Fédora ne désira pas s'attarder plus longtemps ce jour-là. Connaissance était faite. Une étrange rencontre, en vérité! Elle abandonna sa main à nouveau avec une lueur de coquetterie dans son regard noyé d'ombre et accorda un revoir assez proche à la sollicitation à peine formulée.

La vie continua, légère et égale en apparence, profonde et tumultueuse en deux cœurs que le destin guettait.

Loris ne se lassait point de revoir l'incomparable Fédora. Il s'arrangeait à la rencontrer chaque jour dans quelque endroit où elle se trouvait, faisait chez elle de quotidiens envois de fleurs et bientôt ne sut plus cacher son amour. Que devenaient les projets de vengeance de la princesse? Fédora, avec terreur, se voyait prise à son propre jeu. Elle n'osait point s'avouer ouvertement la nature des sentiments qui l'inclinaient vers son ami.

Gretch, un policier au service du Général Yarischkine, avec qui elle avait déjà travaillé à Pétersbourg, envoyé à Paris en émissaire par le général impatient, fut l'élément choisi par un destin tragique, qui déclancha, intensifia et amplifia le drame.

— Oui, j'ai tué! avait avoué Loris à Fédora dans un moment d'abandon. Je vous dirai plus tard pourquoi.

Pressée par l'émissaire, Fédora signa l'acte d'accusation. Vint, après le départ du policier, la confession, lente, douloureuse, l'explication si simple du drame banal. Politique? allons donc! Loris, trahi par sa femme et son meilleur ami, tua celui-ci d'un coup de revolver. Loris et Vladimir étaient liés depuis le collège. Vladimir avait volé la femme de Loris, Loris avait tué. Eperdue de douleur, osant à peine croire tant d'horreur, Fédora garda pendant la nuit celui que des policiers attendaient à sa porte.

Deux mois suivirent, magnifiques, surhumains. Mais l'acte d'accusation, signé avant la confession, se trouvait en bonnes mains à Pétersbourg. Le Général Yarischkine, destitué de ses fonctions pour abus de pouvoir, son remplaçant rappela Loris Ipanoff à Pétersbourg. En même temps que sa réintégration, Ipanoff apprenait l'exécution de son jeune frère que l'on accusait d'avoir aidé à l'évasion de Loris, l'exil de sa mère que celle-ci n'avait pu supporter, ordonnés l'un et l'autre par le Général, et — coup suprême — il apprenait le nom de celle qui l'avait trahi.

Dans un ultime entretien, Fédora, anéantie par trop de souffrance, supplie aux genoux de celui qu'elle aime de pardonner et d'oublier. Saturé de douleur, Loris la repousse sans faiblesse. Comment oublier tant de morts, tant de trahisons? Il quitte la pièce claire et fleurie où il fut heureux, sans détourner son regard. La porte se ferme. Un claquement sec se fait entendre. Loris revient sur ses pas. Fédora, ne pouvant survivre à ce drame qui semble ne pas vouloir prendre fin, a préféré l'évasion définitive par la mort.

A. J.



LES FILMS DE LA SEMAINE



Raimu, dans « Ces Messieurs de la Santé »



Georges Carpentier et Raymond Cordy



Mary Marquet



A gauche : Kate de Nagy



Mosjoukine et Colette Darfeuil

CES MESSIEURS DE LA SANTÉ

Interprété par Raimu,
L. Baroux et Edwige Feuillère
Réalisation de Pierre Colombier

Le financier Tafar s'évade de la Santé, entre comme gardien de nuit dans un antique magasin de corsets. Là, ses dons « d'homme d'affaires » l'imposent comme homme de confiance et, au bout de quelques mois, l'antique magasin devient une grande firme commerciale. En suite de quoi,

et dans le seul but d'une fructueuse opération boursière, il se fait réincarcérer à la Santé.

Le film, qui débute lentement et assez confusément, devient vite, par d'astucieuses répliques, par de pittoresques situations, et, surtout, par Raimu, une intelligente — mais, hélas, beaucoup trop douce — satire des mœurs 1934. Certains tableaux sont bien construits, bien inspirés, d'autres sont plus invraisemblables, mais le tout est empreint d'une réelle bonne humeur.

TOBOGGAN

Interprété
par G. Carpentier
Réalisation d'Henri Decoin

Un impresario repêche Georges Romanet, boxeur déchu, et veut en faire à nouveau un champion. Il lui donne le luxe et fait autour de lui une publicité tapageuse. Un match est mis sur pied au cours duquel Georges doit affirmer sa suprématie, gardant ainsi une maîtresse attirée par sa gloire

renaissante. Mais il perd le match... et sa maîtresse.

La réalisation technique d'un pareil film n'a que peu d'importance. Tous les fervents sportifs, tous ceux qui ont vécu la fièvre attendue du jour historique dans les annales sportives, où eut lieu le match Carpentier-Dempsey, tous ceux-là iront voir leur ancienne idole, et ils verront, habilement intercalées par Henry Decoin, quelques scènes « vraies » des anciens succès de Georges Carpentier.

SAPHO

Interprété par Mary Marquet,
Jean Max, F. Rozet et Charpin
Réalisation de Léonce Perret

Jean Gaussin s'éprend d'un amour passionné pour Fanny Le-grand. Un jour, il apprend le passé d'aventures de celle qu'il aime et rompt. Mais, le pouvoir de cette femme est tel qu'il ne peut résister à son amour. Entraîné dans une vie oiseuse, il décide de fuir avec elle, très loin.

Le bateau va partir. Jean attend Fanny... qui ne viendra pas.

Réaliste sur le papier, le roman d'Alphonse Daudet, transposé tel quel sur la pellicule, n'aurait pas donné grand-chose de bien palpitant. Léonce Perret y a apporté de légères mais heureuses modifications. Il faut plusieurs films pour que beaucoup d'artistes s'imposent. Il suffit de *Sapho* à Mary Marquet pour nous donner une preuve de son talent.

CASANOVA

Interprété par Ivan Mosjoukine,
J. Boitel, M. Moreno, etc...
Réalisation de René Barberis

Deux des innombrables aventures de *Casanova*, le Don Juan du dix-huitième siècle, nous sont contées : d'abord son emprisonnement provoqué par la jalousie d'un mari trompé et que Casanova ridiculiserait en le fouettant publiquement ; la deuxième

aventure galante, qui a pour cadre Grenoble, nous relate ses amours avec Anna Roman, rivale de la Pompadour.

Ivan Mosjoukine a bien le physique, les manières, l'aisance d'un Don Juan ; il interprète son rôle en connaisseur et en homme expérimenté (n'oublions pas qu'il a déjà incarné ce rôle au muet). Une troupe d'acteurs aussi nombreux qu'excellents animent cet éternel sujet.

AU BOUT DU MONDE

Interprété par Pierre Blanchar,
Charles Vanel et Kate de Nagy
Réalisation de V. Ucicky

En 1928, des Français échappés des gèoles russes sont repoussés par les concessions internationales de Kharbine. L'administration les délaisse, mais un ingénieur français, Arnaud, réagit, galvanise ses concitoyens, et, après avoir remis en état pendant toute

une nuit, une ligne de chemin de fer, ils courent vers la liberté.

Il y a, dans ce film, deux choses distinctes, la partie technique, réalisation, interprétation, et la partie scénario. La première mérite les plus grands éloges, sans restriction ; il est impossible de résister à son ampleur, à son mouvement, à l'intelligence de l'interprétation, au rythme, à l'angoisse de certaines scènes. Georges COHEN.

COURRIER DES LECTEURS

Iris répond ici gratuitement, chaque semaine, à toutes questions qui lui sont posées concernant le monde et l'activité cinématographique

A nos Lecteurs !

Monsieur Iris est un vieil homme. Toujours pimpant, frais et dispos. Qui porte un bel habit vert pomme. Et qui n'est jamais en repos.

Je veux faire ma devise (un peu longue !) de ces vers que vous avez tous chantés aux temps heureux (oh ! oui !) de votre jeunesse folle. « Jamais en repos ! » telle est la loi qu'il faut que je m'impose, maintenant que mon Directeur me demande de transformer ma manne mensuelle en manne hebdomadaire. D'ailleurs — mais ceci soit dit entre nous, sous le sceau de la confiance — j'ai passé une importante commande à mon papetier : cinq tonnes de papier verger pur fil lafuma, un hectolitre d'encre noire inaltérable, dix rames de papier buvard, une grosse de stylos de toutes marques. Quant au reste, ma foi, la modestie habituelle aux gens supérieurement intelligents de mon espèce, m'empêche de trop m'étendre sur ma mémoire fabuleuse, sur ma formidable érudition cinématographique et sur bien d'autres qualités dont, je vous le répète, j'hésite à vous faire la confidence.

Vous voyez donc qu'il ne faut pas vous gêner de me harceler de questions : le plein d'essence est fait, je suis prêt à faire avec vous le tour du monde cinématographique.

Miss Me. — Légère erreur, Miss. Le départ de Charles Boyer en Amérique a été motivé par un contrat qui lui a été signé en France par la Fox-Film française. Tranquillisez-vous, d'ailleurs, car ce contrat n'est que de courte durée.

Vive Paris ! (Hommage appréciable quand il vient d'une Marseillaise !) — Jean Harlow mesure 1 m. 60 environ. A la bonne heure, vous voilà consolée, n'est-ce pas ?

Un Cinéaste cinéophile. — « Terre sans femme » et « La Piste de 98 » sont deux films tout à fait différents ; le premier est interprété par Conrad Veidt et le deuxième par Dolorès del Río. Quant aux deux autres sketches dont vous me parlez, ce que je puis vous dire c'est qu'ils ont été interprétés par des artistes de second et même de troisième ordre dont j'ignore jusqu'aux noms.

Marcel Milano. — Je n'avais pas encore envoyé votre lettre ; c'est chose faite maintenant et je m'excuse de ce retard, mais comme on dit « milvaux tard que jamais »...

Je préférerais, à l'avenir, que vous me demandiez l'adresse des artistes qui vous intéressent afin d'envoyer vous-même les lettres que vous leur destinez.

Tourne et vire. — Est-ce un ordre ou un conseil ? Le dernier film que nous ayons vu de Mary Carroll s'appelle « Le Baiser devant le miroir », œuvre étrange que j'ai personnellement beaucoup appréciée. J'ai transmis la lettre à Pierre Blanchar, mais voyez ce que je demande à André Milvaux !

Francine. — Voici l'adresse de mon ami Victor : 23, rue des Réservoirs, à Versailles (S.-et-O.). N'hésitez pas à lui écrire, il vous répondra personnellement. Il a environ 45 ans.

Marlène Diétrich. — On parle déjà avec un peu moins de dithyrambes de

cette fameuse Mlle West. Elle a connu l'engouement de la nouveauté, mais le public ne s'en lassera-t-il pas rapidement si elle ne se renouvelle pas ? Alors qu'une artiste comme Myriam Hopkins enregistre tous les jours, surtout depuis l'admirable « Sérénade à trois » (que je préfère, en version originale, à « Haute pègre ») de nouveaux admirateurs. C'est une artiste d'une intelligence supérieure. Il n'est pas encore question de retourner « La Roue », d'Abel Gance. Harry-Baur, 6, rue Frédéric-Bastiat, à Paris (8^e).

Pour lui. — Et moi, alors ! qu'est-ce que je deviens ? Mais, après tout, c'est peut-être moi, lui !... Vous avez parfaitement raison, et la preuve c'est que l'on tourne en ce moment en Amérique quantité de films de cow-boys. Je vous signale, à ce sujet, que l'en Maynard, une des plus célèbres unités de cette race chevaleresque (c'est le cas de le dire) est actuellement à Paris, où il est venu se reposer.

Le Chevalier à la Rose. — « Le grand jeu », à l'heure où ces lignes paraîtront, aura probablement remplacé « Sapho » à l'affiche du Marignan-Pathé, sinon, ce sera pour la semaine suivante. Nous ne verrons pas de nouveau film d'Annabella avant celui qu'elle est partie tourner en Amérique, et dont le titre n'est pas encore connu. Marcelle Chantal, Laurence Rodin, à Paris. Le doute que vous émettez, en post-scriptum, sur l'authenticité des deux principaux interprètes d'« Esquimaux » est justifié.

Dear Loretta. — Jamais Loretta Joung n'a été aussi jolie, aussi intelligente, aussi simple, aussi séduisante que dans « Man's Castle ». Alice Field, 7, rue Cognacq-Jay ; Georges Carpentier, 55, rue Pergolèse, Paris (16^e). Le film de Carpentier, « Toboggan », est sorti à Paris, il y a quinze jours. Nous en donnons, d'autre part, la critique.

A. A. — Voilà, au moins, un modeste pseudonyme, et facile à retenir. Tous les petits Borelli que vous voyez à l'écran font partie de la même famille. Ils sont quatre : une grande jeune fille qui partage son temps entre cinéma et théâtre ; une petite sœur, Colette, que vous avez vue dans « Son autre amour », et deux jeunes garçons, l'un, Jean, qui a tenu un rôle dans « Judex » et l'autre, Claude, qui, à cinq ans, a déjà joué dans « Primerose » et dans « La Porteuse de pain ». Une belle famille, n'est-ce pas ?

IRIS.

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES A TARIF RÉDUIT

Ce billet est valable du 19 au 26 Avril 1934

NE PEUT ÊTRE VENDU

PROGRAMME DES CINÉMAS DE PARIS

pour la semaine du 19 au 26 Avril 1934

Les salles précédées du signe ⊙ donnent un spectacle permanent.
Les salles précédées du signe * acceptent nos billets à tarif réduit.

1^{er} ARRONDISSEMENT

- ⊙ **STUDIO UNIVERSEL** 31, av. Opéra.
Une soirée étrange.
- 2^e
⊙ **CINEAC**, 5, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.
- ⊙ **CINE-OPERA**, 32, av. de l'Opéra.
L'Homme invisible.
- ⊙ **CINEPHONE**, 6, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.
- ⊙ **CORSO-OPERA**, 27, bd des Italiens.
X 27.
- ⊙ **GAUMONT-THEATRE**, 7, bd Poisson^{ne}.
Suzanne, c'est moi.
- ⊙ **IMPERIAL-PATHE** 29, bd des Italiens.
Suzanne, c'est moi.
- LES MIRACLES**, 100, rue RRéaumur.
Au bout du monde.
- ⊙ **MARIVAUX-PATHE**, 15, bd Italiens.
Ces Messieurs de la Santé.
- OMNIA-PATHE**, 5, bd Montmartre.
Non communiqué.
- ⊙ **PARISIANA**, 27, bd Poissonnière.
Le Danube Bleu.
- ⊙ **REX**, 1, boulevard Poissonnière.
- 3^e
BERENGER, 49, rue de Bretagne.
- ⊙ **KINERAMA**, 37, bd Saint-Martin.
King-Kong. Héritier du Bal Tabarin.
- MAJESTIC**, 31, boulevard du Temple.
Têtes brûlées.
- PALAIS DES ARTS**, 325, rue St-Martin.
Têtes brûlées.
- * **PALAIS DES FETES**, 8, rue aux Ours.
Trois pour cent.
- 4^e
⊙ **CYRANO**, 40, boulevard Sébastopol.
HOTEL-DE-VILLE, 20, rue du Temple.
- SAINT-PAUL**, 73, rue Saint-Antoine.
- 5^e
CLUNY, 60, rue des Ecoles.
* **MESANGE**, 3, rue d'Arras.
- MONCE**, 34, rue Monge.
D'Amour et d'eau fraîche. Mireille.
- PANTHEON**, 13, r. Victor-Cousin.
Schnouch 202.
- SAINT-MICHEL**, 7, pl. Saint-Michel.
Mireille.
- URSULINES**, 17, rue des Ursulines.
La Rue sans nom.
- 6^e
BONAPARTE, 76, rue Bonaparte.
L'homme invisible.
- * **DANTON**, 99, bd Saint-Germain.
Les Misérables (3^e époque).
- PARNASSE-STUDIO**, 11, r. Jules-Chaplain.
Thomas Garner.
- RASPAIL**, 91, boulevard Raspail.
Madame Bovary.
- * **REGINA-AUBERT**, 155, r. de Rennes.
- 7^e
CINE-MAGIC, 22-28, av. Motte-Picquet.
GD CINEMA AUBERT, 55, av. Bosquet.
- LA PAGODE**, 59 bis, r. de Babylone.
La vie privée d'Henri VIII (v. orig.).
- RECAMIER**, 3, rue Récamier.
Les Misérables (3^e époque).
- SEVRES**, 80 bis, rue de Sèvres.
Les Misérables (2^e époque).
- STUDIO MAGIC-CITY**, 178, r. Université.
- 8^e
CINEMA CH.-ELYS., 188, av. Ch.-Elys.
La Croisière jaune.
- CIN. VOYAGES**, 42 bis, bd Batignolles.
Club d'Artois, 45, rue d'Artois.
- S. O. S. Iceberg.
- COLISEE**, 38, av. des Champs-Élysées.
Le Rosaire.
- ELYSÉE-GAUMONT**, 79, av. Ch.-Elysées.
Sérénade à trois.
- ERMITAGE** (Club des Ursulines).
Vol de nuit.
- LORD-BYRON**, 122, av. des Ch.-Elysées.
Roman scandale.
- ⊙ **MADELEINE**, 14, bd de la Madeleine.
Esquimaux.
- ⊙ **MARIGNAN-PATHE**, 27, av. Ch.-Elys.
Le Grand Jeu.
- ⊙ **PEPINIERE**, 9, rue de la Pépinière.
Fille du Sud.
- STUDIO DIAMANT**, pl. Saint-Augustin.

WASHINGTON-PALACE, 14, r. Magellan.
I love that man.

- 9^e
AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes.
L'Homme invisible.
- AMERICAN-CINEMA**, 23, bd de Clichy.
Révolte au Zoo. Tambour battant.
- ⊙ **APOLLO**, 20, rue de Clichy.
Prologues.
- ARTISTIC**, 61, rue de Douai.
Le Tombeur.
- ⊙ **AUBERT-PALACE**, 24, bd Italiens.
International folies.
- ⊙ **CAMEO**, 32, boulevard des Italiens.
Actualités. Dessins animés.
- ⊙ **CINE-ACTUALITES**, 15 Fg-Montmart.
Actualités. Dessins animés.
- ⊙ **CINE-PARIS-MIDI**, gare St-Lazare.
Actualités. Dessins animés.
- EDOUARD-VII**, 10, rue Edouard-VII.
Le Roi de la Bière.
- GAITE ROCHECHOUART**
LE LAFAYETTE, 9, rue Buffault.
Léopold le Bien-Aimé. Article 330.
- ⊙ **MAX LINDER-PATHE**, b. Poissonnière.
Sans soucis.
- ⊙ **OLYMPIA**, 28, bd des Capucines.
Club des casse-cou.
- ⊙ **PARAMOUNT**, 2, bd des Capucines.
Casanova.
- ROCHECHOUART-PATHE**, 66, r. Rochech.
ROXY, 65 bis, rue Rochechouart.
Madame Bovary.
- STUDIO CAUMARTIN**, 25, r. Caumartin.
Lady for a day.
- ⊙ **THEATRE COMEDIA**, 47, bd. Clichy.
King-Kong.

- 10^e
⊙ **BOULEVARDIA**, 42, bd B.-Nouvelle.
Scaramouche.
- ⊙ **CARILLON**, 30, bd Bonne-Nouvelle.
42^e Rue.
- ⊙ **CHATEAU-D'EAU**, 61, r. Chât.-d'Eau.
Fille de feu. Trois pour cent.
- ⊙ **CRYSTAL-PALACE**, 9, r. la Fidélité.
⊙ **ELDORADO**, 4, bd de Strasbourg.
- EXCELSIOR-PATHE**, 23, r. Eugène-Varin.
Fedora.
- FOLIES-DRAMATIQUES**, 40, r. de Bondy.
Autour d'une évasion.
- LE GLOBE**, 17, Fg Saint-Martin.
Léopold le Bien-Aimé. Article 330.
- LOUXOR**, 170, boulevard Magenta.
Léopold le Bien-Aimé.
- PALAIS DES GLACES**, 37, Fg du Temple.
Les Misérables (3^e époque).
- ⊙ **PARIS-CINE**, 17, bd de Strasbourg.
La Maternelle.
- * **PARMENTIER**, 156, av. Parmentier.
⊙ **PATHE-JOURNAL**, 6, bd Saint-Denis.
- Actualités. Dessins animés.
- ⊙ **SAINT-DENIS**, 8, bd Bonne-Nouvelle.
Ne sois pas jalouse. La forêt en feu.
- TEMPLE-SELECTION**, 77, rue Fg-Temple.
De haut en bas.
- TIVOLI**, 14, rue de la Douane.

- 11^e
ARTISTIC-CINEMA, 45 bis. r. R.-Lenoir.
Quelqu'un a tué.
- BASTILLE-PALACE**, 4, bd. Rich.-Lenoir.
BA-TA-CLAN, 50, boulevard Voltaire.
Toi que j'adore. La Chienne.
- CASINO NATION**, 2 bis, av. Taillebourg.
L'Agonie des Aigles.
- CINE-MAGIC**, 72, rue de Charonne.
⊙ **CINE-PARIS-SOIR**, 5, av. République.
- EXCELSIOR**, 105, av. de la République.
IMPERATOR, 113, rue Oberkampf.
- LE ROYAL**, 94, avenue Ledru-Rollin.
PALERMO-CINEMA, 101, bd Charonne.
Kaspa. Mon cœur balance.
- SAINT-SABIN**, 27, rue Saint-Sabin.
TEMPLIA, 18, rue du Faub.-du-Temple.
Le repentir.
- VOLTAIRE-AUBERT-PALACE**, r. Roquette.

- 12^e
DAUMESNIL-PALACE, 216 av. Daumesnil.
LYON-PATHE, 12, rue de Lyon.
Léopold le Bien-Aimé.
- NOVELTY**, 29, avenue Ledru-Rollin.

RAMBOUILLET, 12, rue de Rambouillet.
REUILLY-PALACE, 60, bd de Reuilly.
TAINE-PALACE, 14, rue Taine.

- 13^e
CINEMA DES BOSQUETS, 60, r. Domrémy.
CINEMA DES FAMILLES, 141, r. Tolbiac.
Baiser devant le Miroir.
- EDEN DES Gobelins**, 57, av. Gobelins.
ITALIE, 174, avenue d'Italie.
- Tête brûlée. Mariage à resp. limitée.
* **JEANNE D'ARC**, 45, bd Saint-Marcel.
- * **PALACE D'ITALIE**, 190, av. de Choisy.
Mireille.
- PALAIS DES Gobelins**
SAINT-MARCEL, 67, bd Saint-Marcel.
Léopold le Bien-Aimé. L'article 330.

- 14^e
CASINO MONTMARNASSE, 35, r. Gaité.
Chourinette. Le triangle de feu.
- CINEMA PATHE**, 97, av. d'Orléans.
Les Misérables (3^e époque).
- CINEMA DENFERT**, 24, pl. Denf.-Rocher.
Aljo Berlin, ici Paris.
- ⊙ **DELAMBRE-CINEMA**, 11, r. Delambre.
Ange gardien. Plein aux As.
- GAITE-PALACE**, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, avenue du Maine.
- Les Misérables (3^e époque).
- MAJESTIC-BRUNE**, 224, rue de Vanves.
Les Misérables (3^e époque).
- MONTMARNASSE**, 3, rue d'Odessa.
MONTROUGE, 73, avenue d'Orléans.
- OLYMPIC**, 10, rue Boyer-Barret.
ORLEANS-PALACE, 100-102, bd Jourdan.
- PERNETY-PALACE**, 46, rue Pernet.
RASPAIL 216, 216, boulevard Raspail.
Man's castle.
- SPLENDIDE**, 3, rue La Rochelle.
Au pays du soleil. Baroud.
- THEATRE MONTROUGE**, 70, av. Orléans.
UNIVERS, 42, rue d'Alésia.

- 15^e
* **CASINO GRENELLE**, 86 av. Emile-Zola.
CINE CAMBRONNE, 100, r. Cambronne.
La Couturière de Lunéville.
- CINE FALGUIERE**, 12 r. Armand-Moissant.
CONVENTION, 29, rue Alain-Chartier.
- FOLIES-JAVEL**, 109 bis, rue Saint-Charles.
L'agent secret. Nous, les Mères.
- GILBERT**, 115, rue de Vaugirard.
Son autre amour.
- GRENELLE-PATHE**, 122, rue du Théâtre.
Les Misérables (3^e époque).
- GRENELLE-PALACE-AUBERT**, av. E.-Zola.
La Châtelaine du Liban.
- LECOURBE-PATHE**, 115, rue Lecourbe.
Les Misérables (3^e époque).
- MAGIQUE**, 204-206, rue de la Convention.
Les Misérables (3^e époque).
- NOUVEAU THEATRE**, 273, r. Vaugirard.
Le Harpon rouge. Trois pour cent.
- PALAIS-CROIX-NIVERT**, 55 r. Cr.-Nivert.
St-CHARLES-PATHE, 72, rue St-Charles.
- Les Misérables (3^e époque).
- SPLENDIDE-CINEMA**, av. Motte-Picquet.
* **VARIETES-CINEMA**, 17, r. Croix-Nivert.
L'Amour guide.

- 16^e
ALEXANDRA, 12, rue Czernoviz.
AUTEUIL-BON-CINEMA, 40, r. Fontaine.
Le Loup-garou.
- * **GRAND-ROYAL**, 83, av. Grande-Armée.
EXELMANS-CINEMA, 14, bd Exelmans.
- Baiser devant le Miroir. Trois p. cent.
- MOZART-PATHE**, 51, rue d'Auteuil.
La Châtelaine du Liban.
- PALLADIUM**, 83, rue Chardon-Lagache.
PORTE-St-CLOUD-PALACE, 17, r. Gudin.
- Tout au vainqueur. Le monde change.
- REGENT**, 22, rue de Passy.
THEATRE RANELACH, 5, r. des Vignes.
- VICTOR-HUGO-PATHE**, 65, r. St-Didier.

- 17^e
BATIGNOLLES-CINEMA, 59 r. Condamine.
Léopold le Bien-Aimé.
- CHANTECLER**, 76, avenue de Clichy.
Poil de Carotte. Enlevez-moi.
- CLICHY-LEGENDRE**, 128, rue Legendre.
CLICHY-PALACE, 49, avenue Clichy.

- COURCELLES**, 118, rue de Courcelles.
Nuisance.
- DEMOURS**, 7, rue Demours.
La Châtelaine du Liban.
- EMPIRE**, 41, avenue Wagram.
La Reine Christine.
- GLORIA-PALACE**, 106, av. de Clichy.
L'Impasse. Knock.
- LE CARDINET**, 112 bis, rue Cardinet.
LUTETIA-PATHE, 31, av. de Wagram.
- J'étais une espionne.
- MAILLOT**, 74, avenue Grande-Armée.
La Belle Marinière. Fedora.
- PRINTANIA**, 32, rue Brochant.
Les Misérables (1^{re} époque).
- ROYAL-MONCEAU**, 40, rue de Lévis.
⊙ **ROYAL-PATHE**, 37, av. de Wagram.
- La Bataille.
- STUDIO DE L'ETOILE**, 14, rue Troyon.
Symphonie inachevée.
- STUDIO DES ACACIAS**, 45 bis, r. Acacias.
Only Yesterday.
- THEATRE DES TERNES**, 5, av. Ternes).
Toi que j'adore. Trois pour cent.
- VILLIERS-CINEMA**, 21, rue Legendre.
Mireille. Fin de saison.

- 18^e
⊙ **AGORA**, 64, boulevard de Clichy.
BARBES-PALACE, 34, boulevard Barbès.
Fedora.
- CAPITOLE**, 6, rue de la Chapelle.
Fedora.
- CIGALE**, 120, boulevard Rochechouart.
Fedora.
- GAUMONT-PALACE**, place Clichy.
La Garnison amoureuse.
- MARCADET-PALACE**, 110, rue Marcadet.
METROPOLE, 86, avenue Saint-Ouen.
Fedora.
- MONCEY**, 4, rue Pierre-Cinier.
Le Champion du régiment.
- MONTCAIM**, 124, rue Ordener.
Etrange mission du Nordlande. 30%.
- MOULIN-ROUGE**.
NOUVEAU-CINEMA, 125, rue Ordener.
Coquecigrole.
- ORDENER**, 77, rue de la Chapelle.
Le mari garçon.
- * **ORNANO-PALACE**, 34, bd Ornano.
De haut en bas. Toi que j'adore.
- ORNANO** 43, 43, boulevard Ornano.
PALAIS-ROCHECHOUART, 56, bd Roch.
- Léopold le Bien-Aimé.
- PETIT CINEMA**, 124, av. de Saint-Ouen.
SELECT, 8, avenue de Clichy.
- Un jour viendra.
- STEPHENSON**, 18, rue Stephenson.
L'outrage. Valse de minuit.
- ⊙ **STUDIO FOURMI**, 120 bd Rochechouart
STUDIO 28, 10, r. Tholozé. Marc. 36-07.
Soupe au canard.

- 19^e
AMERIC, 14, avenue Jean-Jaurès.
BELLEVILLE-PALACE, 25, r. de Belleville.
Les Misérables (3^e époque).
- CINEMA PALACE**, 140, rue de Flandre.
FLANDRE-PALACE, 29, rue de Flandre.
- * **FLOREAL**, 13, rue de Belleville.
OLYMPIC, 136, avenue Jean-Jaurès.
- PALACE-SECRETAN**, 1, avenue Secrétan.
RENAISSANCE-CINEMA, 12 av. J.-Jaurès.
- RIALTO**, 7, rue de Flandre.
* **SECRETAN-PALACE**, 55, rue de Meaux.

- 20^e
ALCAZAR, 6, rue du Jourdain.
Neiges sanglantes. Vautours.
- AVRON-PALACE**, 7, rue d'Avron.
BAGNOLET-PATHE, 5, rue de Bagnolet.
- * **COCORICO**, 128, bd de Belleville.
Chourinette.
- DAVOUT-PALACE**, 73, boulevard Davout.
FAMILY-CINE, 81, rue d'Avron.
- Le harpon rouge.
- FEERIQUE**, 146, rue de Belleville.
Les Misérables (3^e époque).
- FLORIDA**, 373, rue des Pyrénées.
GAMBETTA-ETOILE, 105, av. Gambetta.
- GAVROCHE**, 118, boulevard de Belleville.
LUNA-CINEMA, 9, cours de Vincennes.
- * **MENIL-PALACE**, 3, r. Ménilmontant.
Les Misérables (3^e époque).
- PARADIS**, 44, rue de Belleville.
* **PYRENEES-PALACE**, 272, rue Pyrénées.
- PELLEPORT**, 129, avenue Gambetta.
PHENIX-CINE, 28, rue de Ménilmontant.
- STELLA-PALACE**, 11, rue des Pyrénées.
Bach millionnaire.
- ZENITH**, 17, rue Malte-Brun.

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir ci-contre le bon à découper et les conditions d'admission)

Les établissements de Paris acceptant nos billets sont dans le programme précédés du signe *

BANLIEUE

- AUBERVILLIERS**. — Family-Palace.
BOURG-LA-REINE. — Régina-Cinéma.
BOIS-COLOMBES. — Excelsior-Cinéma.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHOISY-LE-ROI. — Splendide-Cinéma-
Théâtre.
- ENGHIEN**. — Engghien-Cinéma.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des
Fêtes.
- LES LILAS**. — Magic-Cinéma.
MALAKOFF. — Malakoff-Palace.
MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Alhambra-
Palace.
- PANTIN**. — Pantin-Palace.
SAINT-DENIS. — Pathé.
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-OUEN. — Alhambra.
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Excel-
sior-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania-
Sonore.

DEPARTEMENTS

- AGEN**. — Royal-Cinéma.
ANNECY. — Splendid-Cinéma. — Palace-
Cinéma.
- ANTIBES**. — Casino d'Antibes.
ARRAS. — Ciné-Palace. — Kursaal.
- BAYONNE**. — La Féria.
BELFORT. — Cinéma-Brasserie Georges.
BESANCON. — Central-Cinéma.
- BORDEAUX**. — Variétés - Cinéma. —
Cinéma des Capucines. — Olympia.
- BAR-LE-DUC**. — Eden-Cinéma.
BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.
BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.
- BREST**. — Cinéma Saint-Martin. — Théâ-
tre Omnia. — Tivoli-Palace.
- CADILLAC (Gironde)**. — Eldorado.
CAEN. — Cinéma Trianon. — Cinéma
Eden.
- CAHORS**. — Palais des Fêtes.
CANNES. — Cinéma Olympia. — Star-
Cinéma Mondain. — Majestic. — Lido-
Cinéma. — Majestic-Plein Air.
- CHALONS-SUR-MARNE**. — Casino.
CHARLEVILLE. — Cinéma-Omnia.
CHARLIEU (Loire). — Familia-Cinéma.
- CHATEAUX-ROUX**. — Cinéma-Alhambra.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Eldo-
rado.
- CLERMONT-FERRAND**. — Ciné-Gergovia.
DENAIN. — Cinéma Villard.
- DIJON**. — Grande Taverne.
GANGES. — Eden-Cinéma.
- GRASSE**. — Casino Municipal de Grasse.
GRENOBLE. — Cinéma-Palace. — Select-
Cinéma. — Royal-Pathé. — Modern-
Cinéma.
- HAUTMONT**. — Kursaal-Palace. — Casi-
no-Cinéma-Théâtre.
- JOIGNY**. — Artistic-Cinéma.
LAON. — Kursaal-Cinéma.
- LILLE**. — Caméo. — Pathé-Wazennes. —
Omnia-Pathé.
- LORIENT**. — Select. — Royal. — Omnia.
LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma

- Grolée. — Empire-Cinéma. — Cinéma
Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-
Aubert-Palace. — Artistic-Cinéma. —
Eden. — Odéon. — Athénée. — Idéal-
Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Belle-
cour.
- MACON**. — Salle Marivaux.
MARSEILLE. — Eden-Cinéma. — Eldo-
rado. — Olympia.
- MILLAU**. — Grand Ciné Pailhous.
MONTEAUX. — Majestic (vendredi, sa-
medi, dimanche).
- MONTPELLIER**. — Trianon-Cinéma. —
Cinéma Pathé. — Royal-Athénée. —
Le Capitole.
- NANTES**. — Cinéma Jeanne d'Arc. —
Cinéma Katorza. — Royal-Ciné. —
Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.
- NANCY**. — Olympia.
NICE. — Idéal. — Olympia-Cinéma. —
Eldorado-Cinéma.
- NIMES**. — Eldorado.
OYONNAX. — Casino-Théâtre.
- PERIGUEUX**. — Cinéma-Palace.
POITIERS. — Ciné Castille.
- PORTETS (Gironde)**. — Radium-Cinéma.
REIMS. — Eden-Cinéma.
- ROANNE**. — Salle Marivaux.
ROCHEFORT. — Apollo - Palace. —
Alhambra-Théâtre.
- SAINT-CHAMOND**. — Variétés Cinéma.
SAINT-MALO. — Casino municipal.
- SAINT-ETIENNE**. — Fémina-Cinéma. —
Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.
- SETE**. — Trianon.
STRASBOURG. — U. T. La Bonbonnière
de Strasbourg. — Cinéma Olympia. —
Grand Cinéma des Arcades.
- TAIN (Dôme)**. — Royal-Cinéma (samedi
et dimanche soir).
- TOULOUSE**. — Gaumont-Palace. — Tri-
gnon.
- TOURCOING**. — Splendid.
TROYES. — Royal-Cronels (jeudi).
VALLAURIS. — Eden-Casino.
- VIRE**. — Select-Cinéma.

ALGERIE ET COLONIES

- ALGER**. — Splendid. — Olympia. —
Trianon-Palace.
- CASABLANCA**. — Eden.
- TUNIS**. — Cinéma-Modern. — Cinéma
Goulette.

ETRANGER

- ANVERS**. — Théâtre Pathé. — Cinéma
Eden.
- BRUXELLES**. — Trianon-Aubert-Palace.
— La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma
des Princes. — Majestic-Cinéma.
- BUCAREST**. — Boulevard-Palace. — Clas-
sic. — Fascati. — Cinéma Théâtral.
— Orasulul T.-Séverin.
- CONSTANTINOPLE**. — Alhambra Ciné-
Opéra. — Ciné Moderne.
- GENEVE**. — Appollo-Théâtre. — Caméo.
— Cinéma-Palace. — Ciné-Etoile.
- NAPLES**. — Cinéma Santa-Lucia.
NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.

Ciné - Magazine Sélection

Toutes les Vedettes de l'Ecran

Plus de 1.000 modèles différents

CARTES POSTALES BROMURE :

Les 15 cartes	Franco.	10 fr.
Les 25 cartes	Franco.	15 fr.
Les 100 cartes	Franco.	50 fr.

PHOTOS BROMURE 18x24 : La pièce, 3 fr.

Demandez le Catalogue complet : CINÉ-MAGAZINE, 9, rue Lincoln, PARIS-8^e

CINÉ MAGAZINE

19 AVRIL 1934

1fr50

TOUS LES JEUDIS



Pierre Blanchar
interprète
de *Au Bout du Monde*
et de *l'Or*
(Prod. UFA. - Éd. A.C.E.)